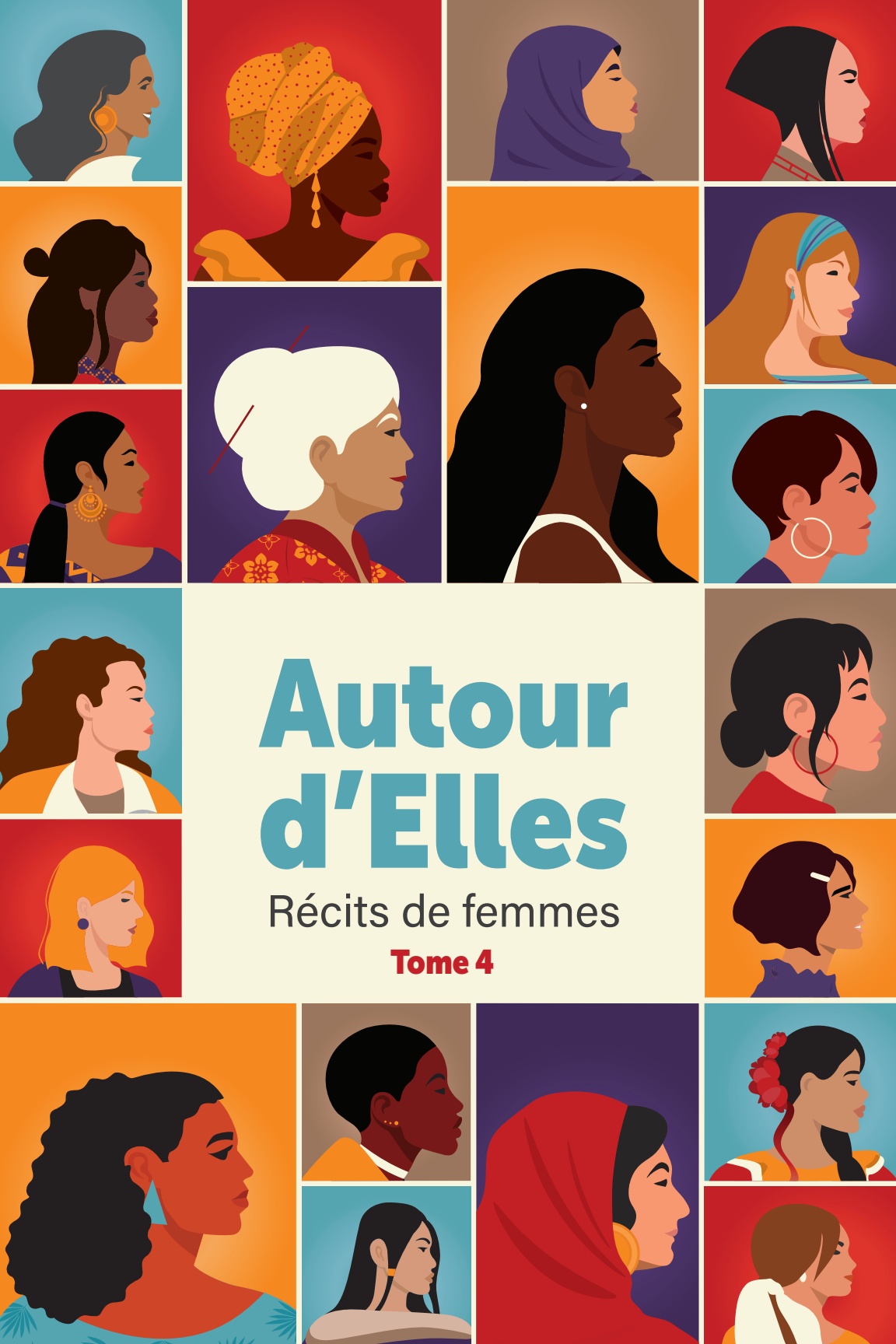


Autour d'Elles

Récits de femmes

Tome 4

Autour d'Elles

Récits de femmes

Tome 4

Autour d'Elles : Récits de femmes

Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC)

Directrice générale : Soukaina Boutiyeb
Coordination du projet : Alexandra Lafontaine

Préparation et animation des ateliers d'écriture : Suzanne Kemenang
Révision linguistique : L'expressive
Design de la couverture : Innovacom
Maquette et mise en page : Chantal Lalonde Design

©Alliance des femmes de la francophonie canadienne, 2025
450, rue Rideau, bureau 302
Ottawa (Ontario) K1N 5Z4
www.affc.ca

Nous remercions le ministère du Patrimoine canadien pour le soutien financier offert par l'entremise de son Fonds d'action culturelle communautaire.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Les vues et les opinions dans cette publication sont celles des auteures et ne reflètent pas nécessairement celles de l'Alliance des femmes de la francophonie canadienne.

Aucune partie de la présente publication ne peut être reproduite ou transmise sous aucune forme sans l'autorisation de l'Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC).

Tous droits réservés pour tous pays.

Imprimé au Canada par [i] impressions.

ISBN : 978-2-925539-13-1

Table des matières

Introduction 2

CLÉMENTINE BOUCHE – De Paris au Grand Nord, un chemin à tracer 4

ROSIE (ROCÍO) GONZALEZ – Du Mexique à Saint-Jean de Terre-Neuve, le grand voyage de ma vie! 16

TSOLINE MELKONIAN – Entre deux terres, un seul cœur 30

NADINE PETNKEU – Un parcours marqué par la résilience : de l'Afrique à l'Europe, puis au Canada 38

LÍA ELIZABETH REYES BARON – Les caprices de mon cœur aventurier 54

COLINE TISSERAND – Où je vais 66

MENEL BEN-TAHER – Chercheuse de bonheur : une Tunisienne au pays des neiges 82

Conclusion 90

Introduction

Au Canada, on compte plus de 1,5 million de femmes francophones vivant au sein des communautés de langue officielle en situation minoritaire. Parmi elles, on trouve des femmes immigrantes et des femmes issues de l'immigration. Jouant un rôle crucial dans la transmission de la culture et du patrimoine au sein de leur famille et de leur communauté, celles-ci influent sur l'évolution de la société en participant à la construction identitaire du Canada. Leur présence et leur contribution font des communautés francophones et acadiennes des collectivités plurielles. Il en résulte un partage de valeurs, de traditions et de coutumes entre les membres de ces populations. L'immigration constitue, par conséquent, pour le pays une richesse inestimable, fréquemment sous-estimée.

Le projet *Autour d'Elles : Récits de femmes* est né du désir de réunir cette diversité de femmes autour de ce qu'elles ont en commun : la langue française. Ce projet a permis d'amplifier leurs voix, encore aujourd'hui trop souvent ignorées, de faire résonner leurs expériences et de mettre en lumière les enjeux qu'elles ont vécus. L'Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC) souhaite inspirer d'autres femmes au parcours similaire, tout en favorisant leur implication au sein des communautés francophones et acadiennes du Canada.

En mettant sur pied cette initiative, l'AFFC a voulu offrir à des femmes immigrantes ou issues de l'immigration vivant hors Québec l'occasion de se rencontrer et de se raconter. Grâce à des ateliers d'écriture portant sur les techniques narratives, les participantes ont pu bénéficier d'un accompagnement et s'outiller de manière à pouvoir mettre en récit leurs expériences. Compilés dans un recueil, ces récits sont accessibles à l'ensemble de la population. Ils se veulent plus qu'un legs pour les générations futures : l'AFFC espère qu'ils favoriseront la compréhension mutuelle et contribueront à créer un dialogue intergénérationnel entre les femmes francophones, qu'elles soient nées ou non au pays.

Ce quatrième et dernier tome marque la conclusion de cette aventure collective. Il rassemble les récits de participantes résidant au Nunavut, à Terre-Neuve-et-Labrador et dans les Territoires du Nord-Ouest. Un premier recueil, publié en 2022, regroupait les récits de femmes francophones immigrantes de la Colombie-Britannique, de l'Alberta et du Yukon. Le tome 2 présentait ceux de femmes immigrantes des provinces de la Saskatchewan, du Manitoba et de l'Ontario. Paru l'an dernier, le tome 3 mettait en lumière les récits de femmes du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Édouard et de la Nouvelle-Écosse.

La période de recrutement pour la quatrième phase a eu lieu de juillet à octobre 2024. Elle a permis de recruter sept participantes originaires de cinq pays et trois continents différents. Un atelier d'écriture d'une durée d'une journée a été offert en personne à Saint-Jean de Terre-Neuve et deux ateliers virtuels, d'une durée de trois heures chacun, ont été offerts aux participantes des Territoires du Nord-Ouest et du Nunavut. Les récits des participantes témoignent à la fois de leurs expériences et des défis qu'elles ont dû surmonter pour s'intégrer. Leurs vécus sont certes distincts, mais toutes s'investissent auprès de leur communauté respective.

L'AFFC tient à remercier chaleureusement toutes celles et ceux qui ont contribué à la réussite de ce projet. Ce dernier n'aurait pu voir le jour sans le financement offert par Patrimoine canadien. Nous exprimons également notre gratitude envers les Éditions Terre d'Accueil, qui ont animé les ateliers d'écriture, et L'expressive, qui a assuré la révision linguistique des textes. Nos remerciements s'étendent à Chantal Lalonde Design, Innovacom et TricoPPS pour leur travail sur la mise en page, la conception de la couverture et l'impression. Enfin, merci à nos partenaires provinciaux et territoriaux, ainsi qu'à toutes les participantes pour leur engagement et leur confiance.

Alors que nous tournons la dernière page de cette aventure, nous espérons que ces récits auront permis de mieux comprendre les réalités des femmes francophones immigrantes et issues de l'immigration vivant en milieu minoritaire. C'est avec beaucoup d'émotion que nous refermons ce chapitre, en vous remerciant pour votre intérêt et votre soutien tout au long de ce parcours. Que ce recueil inspire d'autres dialogues, d'autres partages et d'autres initiatives porteuses d'inclusion et de diversité.

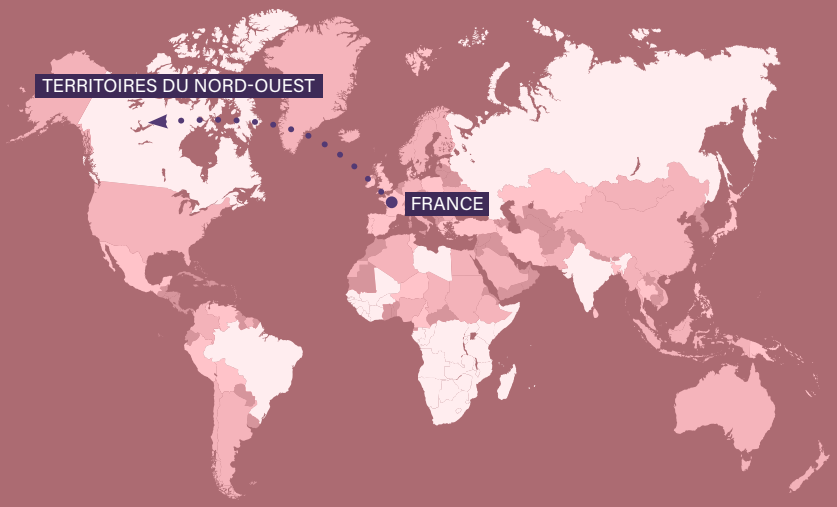
CLÉMENTINE BOUCHE

TERRITOIRES DU NORD-OUEST

PAYS D'ORIGINE : FRANCE

De Paris au Grand Nord, un chemin à tracer

Clémentine a grandi en région parisienne jusqu'à ses 18 ans (sauf une année en Nouvelle-Zélande). Elle a ensuite déménagé au Canada, où elle a vécu au Québec, en Colombie-Britannique, en Alberta et dans les Territoires du Nord-Ouest. Après des études en environnement, elle travaille maintenant en lien avec les communautés autochtones et les gouvernements fédéral et territoriaux pour limiter les impacts environnementaux, socio-économiques et culturels de grands projets industriels dans le Nord. Dans son temps libre, Clémentine aime partir à l'aventure, que ce soit à pied, à ski ou à la nage.



Septembre 2015

Je déménage au Canada pour aller à l'université. Cependant, ce ne sont pas les Canadiens que je rencontre. Ce sont une multitude de récits, de parcours, de vécus, d'expériences, de points de vue. Tous là pour une raison commune, l'éducation. Toutes et tous, pourtant, venant d'horizons différents. Certains fuient la guerre civile, une religion, le patriarcat, la pauvreté… Moi, je cherche la liberté. Et pourtant. Petite privilégiée que je suis, de quoi avais-je à me plaindre? N'était-ce pas plutôt une simple soif de nouveauté? Je ne saurais dire. Enfin, une chose est certaine : toutes et tous, nous arrivons avec espoir, celui de nous émanciper, quelle que soit la définition qu'à ce mot nous donnons.

Juillet 2011 (quatre ans plus tôt)

Départ pour la Nouvelle-Zélande. Je ne parle pas un mot d'anglais. Nouvelle école, nouvel hébergement, nouvelle vie. Je souris à ceux qui seront ma famille pendant un an. But du voyage : parler la langue de Shakespeare. Conclusion de l'aventure : l'herbe éducationnelle est plus verte ailleurs qu'en France. À mon retour, ma décision est donc prise. Dans trois ans, une fois le bac en poche, je repartirai.

Septembre 2014

Année de terminale. Les grandes décisions. Entre prépas et prépas, les choix français ne sont point reluisants. Je n'oublie pas la promesse que je me suis faite quelque temps auparavant : repartir. Le système d'éducation anglophone est bien plus ouvert d'esprit qu'en Hexagone ; là-bas, je pourrais respirer. Être. Exister en tant qu'humaine libre de ses choix, et non pas subsister, en fourmi formatée au conformisme.

Septembre 2015 à juin 2018

L'exil ne me libèrera pas complètement des conventions, car l'esprit y restera encore ancré quelques années. Une main encore coincée dans l'engrenage sociétal capitaliste, je choisis donc de suivre un *bachelor*[1] en commerce international. La liberté, je la trouverai dans les cours facultatifs, abordant l'anthropologie, la sociologie, la psychologie, l'environnement, les langues. Je la toucherai à travers des activités nouvelles, telles que l'escalade sur glace et le patinage artistique. Je la découvrirai dans les milliers de discussions tenues avec ceux venant d'un autre univers, et je la savourerai dans les voyages : entre un semestre d'études en Équateur, un volontariat dans l'Ouest canadien et des virées en montagne ou en pays hispanophone, dès que le temps le permet. Ainsi, tout en goûtant à la liberté, je reste sur *la voie à suivre* : commence, une voie censée m'ouvrir toutes les portes. Une évasure intéressante pour

1 Se traduit par *baccalauréat* au Québec ; équivalent de la *licence* en France.

Je rêve grand. Je rêve de montagne et d'environnement. Je rêve d'une carrière florissante et d'une ville stimulante. Je rêve d'un ailleurs, par-delà mes peurs.

une enfant encore incertaine de la direction à prendre. Cependant, les portes ouvertes n'étant pas celles que je souhaite et au regard des difficultés à faire céder les autres, je fais finalement une pause. Pause qui n'en est d'ailleurs pas une dans la mentalité canadienne, mais plutôt une simple divergence, continuation de la vie.

2018

Six mois en France à chercher une raison d'être. Toute motivation a disparu : rien ne semble assez bien. Ni les emplois, ni les stages, ni les volontariats, pourtant dénichés aux quatre coins de la planète. Je suis perdue, moi qui ai tout, mais point de sens à la vie. Alors, seule solution restante : je rappelle mes rêves révolus. Un plongeon dans le passé pour ramener à la surface ce qui me faisait tant rêver. Ainsi, la raison revient. Se forme un dessein : l'Ouest canadien.

Décembre 2018

Je rêve grand. Je rêve de montagne et d'environnement. Je rêve d'une carrière florissante et d'une ville stimulante. Je rêve d'un ailleurs, par-delà mes peurs. Une idée s'impose : Vancouver. J'y avais songé dans le passé, mais y avait renoncé au vu des tarifs exorbitants. Après tout, les études n'y sont peut-être pas aussi coûteuses que je l'imagine? Un jour, je m'assois et regarde. Trois universités potentielles, deux avec des programmes intéressants, au coût hypothétiquement abordable. Soucis : la date limite pour postuler est deux semaines plus tard, et il faut avoir choisi un cursus, un sujet de mémoire et un professeur pour superviser la rédaction de ce dernier, dont il faut de surcroît avoir déjà rédigé l'introduction. Il faut aussi avoir envoyé un CV, une lettre de motivation et un extrait d'essai. Rien que cela. Alors, le lendemain de cette journée assise, qui m'aura pourtant secouée, je lâche tout. Je quitte mon gagne-pain sans regret et passe les deux semaines suivantes le cœur centré sur Vancouver. Réponse dans quatre mois. En attendant, partons au Chili travailler un temps.

Les Rocheuses, 2023.

Avril 2019

La réponse est oui. On m'annonce par ailleurs que je ne suis pas assez douée pour mon emploi actuel; la porte de sortie s'ouvre sans même que je ne le demande. Alors, de nouveau j'abandonne tout : job chilien, copain français, colocation argentine. Bientôt, le Canada. L'entre-deux se fera le sac sur le dos, le pouce levé et le cœur léger : la traversée du Chili, seule et en stop.

Août 2019

Fin du voyage, cependant, l'aventure continue. Je dépose mes valises à Vancouver. Commence alors une nouvelle vie. Je dérouille mon anglais après six mois à baigner dans le français et six autres dans l'espagnol. Je suis maintenant *étudiante en environnement*, un titre qui me convient bien mieux que ceux que j'ai pu avoir auparavant.

Fin du voyage, cependant l'aventure continue. Je dépose mes valises à Vancouver. Commence alors une nouvelle vie.

Un tableau urbain pour le moins déconcertant, mais qui permet à chacun d'explorer plusieurs voies, plusieurs vies, sans avoir à faire de choix, sans avoir à faire de tri. Alors que j'évolue dans cette multitude d'identités, je m'immerge dans une autre pluralité : celle des cultures autochtones. Voilà longtemps qu'elles m'attiraient.

2019 à 2021

Les masters canadiens[2] sont les équivalents des prépas françaises. Je travaille du matin au soir, lisant des articles scientifiques à longueur de journée. Je vois à peine la COVID-19 passer.

J'évolue dans un environnement qui n'est pas toujours facile. Vancouver est bien moins verte que je me l'imaginais ; je vis éloignée de tout dans une ville gigantesque, le coût de la vie est aberrant, les études dans une deuxième langue sont compliquées, les montagnes sont difficiles d'accès, et les amitiés sont lentes à se former. Mais peu importe, je suis là où je veux être.

Ainsi, de l'autre côté de l'Atlantique, je navigue dans un monde totalement étranger au mien, plus encore que lorsque je vivais au Québec. J'ai la sensation d'avancer sur un dériveur *Optimist* tandis que les autres voguent sur un trimaran. Je ne mesure pas à quel point les différences culturelles sont profondes, moi qui me croyais déjà Canadienne. Je ne comprendrai que des années plus tard, à quel point nous ne nous comprenions pas.

Cependant, je trouve de la joie dans l'apprentissage et la découverte de ce monde nouveau, paysage social hétérogène composé de citadins, sportifs de l'extrême et baroudeurs rêveurs. Un tableau urbain pour le moins déconcertant, mais qui permet à chacun d'explorer plusieurs voies, plusieurs vies, sans avoir à faire de choix, sans avoir à faire de tri. Alors que j'évolue dans cette multitude d'identités, je m'immerge dans une autre pluralité : celle des cultures autochtones. Voilà longtemps qu'elles m'attiraient.

2 Se traduit par *maîtrise* au Québec.

Trauma psychologique, psychique et physique. Systèmes économiques et politiques démembrés, terres lacérées, racisme aigu et continu, inégalités contemporaines en découlant, la vérité n'est pas belle à regarder. Mes ancêtres, aveuglés par l'appât du gain, ont détruit des centaines de peuples. Quelles conséquences pour moi? Que puis-je faire?

Janvier 2018 (un an plus tôt)

À l'université québécoise, je suis un cours de géographie sur le cercle arctique. J'y rencontre un *Inuk*[3]. Il me parle d'Iqaluit, capitale du Nunavut, qui compte moins de 7 000 habitants. Je découvre une association pour les étudiants autochtones. Une professeure de Kuujjuaq (village de 2 500 âmes au nord du Québec) livre une conférence qui m'incitera à postuler dans cette bourgade une fois mon diplôme en poche. J'enverrai aussi des CV à Iqaluit et Whitehorse (capitale du Yukon). L'année suivante, je chercherai un master offrant des cours sur ces cultures, choisirai un maître de mémoire autochtone, m'investirai dans un projet de recherche lié à une communauté dans le nord de la Colombie-Britannique. En dernière année de master, je ferai un stage dans une entreprise autochtone travaillant avec des communautés du nord de l'Alberta pour aménager leurs territoires et leur permettre d'y reprendre leurs droits.

2019 à 2021

Durant mon master, je découvre des cultures lumineuses contrastant avec le sombre revers de la colonisation. Trauma psychologique, psychique et physique. Systèmes économiques et politiques démembrés, terres lacérées, racisme aigu et continu, inégalités contemporaines en découlant, la vérité n'est pas belle à regarder. Mes ancêtres, aveuglés par l'appât du gain, ont détruit des centaines de peuples. Quelles conséquences pour moi? Que puis-je faire? Tout d'abord, me renseigner. Apprendre, comprendre, *do my homework, as they say*[4]. Je pleure en lisant ces articles et ces livres, notamment en parcourant les pages sur les violences faites aux femmes, hier et aujourd'hui. Nous sommes si loin d'une société juste.

3 En langues inuites, on dit un Inuk, deux Inuuk, trois Inuits.
4 Français : *Faire mes devoirs, comme on dit.*

Baignade dans les eaux de Yellowknife, 2023.

Août 2022

Ces premiers pas dans le monde autochtone me mènent ainsi dans le Grand Nord. Cela aurait pu être Iqaluit ou Whitehorse, mais ce fut Yellowknife (capitale des Territoires du Nord-Ouest). Plus rapide à répondre aux demandeurs d'emploi. On manque de main-d'œuvre, dans le Nord. On m'offre un poste dans la continuité de ma recherche de master : un travail dans le domaine des évaluations environnementales. Des mines gigantesques aux autoroutes interminables, mon bureau se penche sur les impacts environnementaux, socioéconomiques et culturels de grands projets de développement. Après la ruée vers l'or et les diamants, voici venue l'ère du lithium. Les compagnies affluent pour percer les entrailles de la Terre jusqu'à ses dernières ressources. Toujours plus. Quelle ère après celle-ci?

Le projet principal sur lequel je travaille — et qui durera plusieurs années — est une autoroute de 320 kilomètres. Cette dernière ambitionne de relier deux communautés autochtones au réseau routier. Dans ce recoin de la planète, l'asphalte se fait rare. Les habitants voyagent le plus souvent par avion ; les marchandises arrivent par bateau l'été, par route de glace l'hiver.

Imaginez donc : les Territoires du Nord-Ouest, une constellation de lacs, d'étangs et de rivières. Plus d'eau que de terre. Une superficie de plus de 1,3 million de kilomètres carrés qui s'étend du 60e au 78e parallèle nord. Un paysage stratifié, caractérisé par la taïga au sud, la toundra au nord, et la banquise au-delà. Au 62e parallèle nord, où se trouve Yellowknife, le mercure montre des écarts exceptionnels pour une seule et même région, de +25 à -40 degrés Celsius. L'hiver, le paysage s'ouvre. L'eau devient glace, et le

monde entier se transforme en un terrain de jeu. Et d'approvisionnement. Ainsi, les communautés isolées par l'eau l'été deviennent reliées par un réseau routier glacé, qui leur permet de se réapprovisionner et de voyager. Tant que la glace porte. Depuis ces dix ou vingt dernières années, la saison hivernale se raccourcit et l'inconfortable entre-deux se rallonge. Les communautés entreposent des biens avant la flambée des prix du printemps et de l'automne, périodes durant lesquelles ni bateau ni camion ne peut monter. On monte au nord tout en descendant la rivière ; l'eau qui s'écoule du Grand lac des Esclaves se dirige vers l'océan Arctique, qui se trouve à plus de 1 700 kilomètres. Le Grand lac des Esclaves a été ainsi nommé par les colons, qui, se servant des Cris comme guides, ont sans réfléchir adopté le nom que ceux-ci donnaient à leurs rivaux, les Dénés. Il devrait être rebaptisé.

2022 à 2024

On m'a prévenue dès mon arrivée : le Nord, on déteste ou on adore. C'est un monde d'extrêmes. De la nuit quasi polaire au soleil infini de l'été, d'un horizon de glace aux feux de forêts, des grandes demeures aux cabanes cachées, des ambitieux aux égarés, Yellowknife regroupe des visages et paysages fort contrastés.

Vivre à Yellowknife, c'est accepter de tout avoir, sauf la proximité. Plus proche ville : 1 500 kilomètres. Des stations essences tous les 250 kilomètres. Prochains villages : 300 habitants en moyenne. Au nord : point de route. L'hydravion : le taxi local. Le réseau cellulaire : disparu après dix kilomètres. Coucou, les ours, les renards et les loups. L'aventure au pas de la porte. Ski de

Yellowknife, 2022.

Vivre à Yellowknife, c'est côtoyer les cultures autochtones. Pour moi, un rêve devenu réalité. Pour toutes et tous, une exposition culturelle exceptionnelle au regard du monde d'aujourd'hui.

fond, motoneige, *kite-ski*, canoë, kayak, promenade, randonnée, immersion en eau gelée… il y en a pour tous les goûts. Des milliers de kilomètres de forêts et d'eau, un terrain de jeu et de chasse bien gardé.

Vivre à Yellowknife, c'est côtoyer les cultures autochtones. Pour moi, un rêve devenu réalité. Pour toutes et tous, une exposition culturelle exceptionnelle au regard du monde d'aujourd'hui. Le territoire reconnaît onze langues officielles (déné kədǝ́, dëne sʏłıné, déné zhatıé, nēhiyawēwin, dinjii zhu' ginjik, inuinnaqtun, inuktitut, inuvialuktun, tłı̨chǫ, anglais, et français), fait rarissime parmi les territoires et les provinces du Canada, qui n'acceptent pour la plupart que le français et l'anglais. Les personnes autochtones représentent cinquante pour cent de la population dans les Territoires du Nord-Ouest, contre cinq pour cent pour l'ensemble du Canada. Une multiplication par dix de leur nombre, une multiplication par dix de leur force? Les anciennes coutumes sont présentées au musée et les contemporaines sont enseignées. Ainsi, il existe des cours de tłıchǫ, des ateliers de couture traditionnelle, des classes de broderie perlée… Il y a également des expositions et des marchés d'art autochtone offrant mocassins, vêtements, bijoux, peintures, produits cosmétiques ou culinaires… Il m'est arrivé de rapporter à la maison du sirop de bouleau, des tisanes mélangeant canneberges et thé du Labrador, des produits à base de graisse d'ours ou de sève d'épicéa (pour la peau), des vêtements de fourrure ou de peaux… Une banalité ici, un choc pour ma famille parisienne. Surtout quand on a été végane par le passé.

Vivre à Yellowknife, c'est également fréquenter des gens du monde entier. Yellowknife attire une myriade d'oiseaux migrateurs, comme l'écrit si bien Marjolaine Chevet dans son article pour *Centrale Lyon*. On y trouve des fonctionnaires venus accélérer leur carrière, des mercenaires cherchant à se remplir les poches et des rêveurs qui souhaitent une vie meilleure. On y retrouve aussi beaucoup d'*autonomes autarciques*, chasseurs et pêcheurs amoureux de la nature, qui veulent demeurer en paix, loin des règles et des soucis d'une planète surpeuplée. L'autosuffisance est d'ailleurs un grand thème parmi les locaux[5], et nombreux sont ceux qui y arrivent avec succès. Un jardin, la forêt, des panneaux solaires, l'eau du lac, de la viande et du poisson presque à volonté, une communauté, que demander de plus? Leur liberté touche, contamine, fait rêver les idéalistes et réfléchir les bureaucrates.

5 *Gens de la place*, en québécois.

Vivre à Yellowknife, c'est aussi pour moi, pouvoir goûter à mille vies, le temps des vacances. Ceux qui partent se reposer ailleurs n'hésitent pas à confier leur toit et leurs animaux à d'autres. Ainsi, je me retrouve gardienne et bénéficiaire de leurs biens pour un temps donné. Par ce biais, je voyage dans ma propre ville. Je suis parfois dans un appartement au cœur d'un paysage éblouissant, régulièrement dans une somptueuse demeure, souvent dans une maison-bateau flottant sur les eaux.

Une maison-bateau, c'est une habitation qui repose sur une barge ou un ponton retenu par des ancres ou attaché à des pieux métalliques. Chacun construit ce qui lui convient, du plus luxueux au plus rustique. Prises dans la glace durant la saison froide, ces maisons sont immobiles jusqu'à ce que les beaux jours reviennent. L'été, on s'y rend en canoë, en kayak ou en bateau ; l'hiver, à pied, en voiture ou à vélo. On se chauffe au bois ou au gaz, on s'hydrate à l'eau du lac, on s'éclaire grâce à l'énergie solaire. Une vie moins facile, mais plus simple qu'en ville.

2025 et après

Le futur? Je ne sais de quoi il sera fait. Pour l'instant, j'avance dans un présent qui s'étend en longueur, je profite de ce que j'ai, m'échappe de ma routine quand le besoin apparaît, y retourne ensuite avec la tranquillité d'esprit qui fait le bonheur de cette vie.

Parfois, je me prends à rêver de mon autre vie. Qu'aurait-elle été, si j'avais suivi le destin qui m'avait été tracé? J'imagine alors ma vie parisienne, passage

Maison-bateau, 2022.

Aventures parallèles au Yukon, 2024.

obligatoire à l'âge adulte, pour jeunes Français et Françaises. Une vie faite de cafés en terrasse, de débats argumentatifs infinis, et de questionnements sur la vie, la mode et le beau temps. Une vie de culture composée de musées, de spectacles, de lectures… J'ai parfois le sentiment d'avoir manqué cette étape essentielle et qu'il me faudra la vivre un jour pour me sentir entière. Je rêve aussi d'ailleurs plus chauds, et me demande pourquoi mes pas m'ont menée vers le Grand Nord plutôt que Wallis-et-Futuna[6]. Pourquoi me suis-je éloignée des montagnes, moi qui pensais, ne pouvoir vivre sans elles? Qu'est-ce que j'attends pour aller plus au Nord, plus au froid, plus à l'aventure, plus près des peuples inuits? Qu'est-ce que j'attends pour vivre mes rêves? Pourquoi ne pas tout délaisser et tracer ma route, vivre une vie d'expéditions, d'aventures et d'explorations?

Mais revenons au présent. Comment me suis-je retrouvée ici ; qu'est-ce que j'en retiens, et où vais-je? Trois grandes questions de la vie. Et une de plus, insoluble : quel est le sens de cette dernière? J'espérais que l'on m'apporte la réponse sur un plateau d'argent, mais à moi de la dénicher. Puisque j'ai le privilège de pouvoir me poser cette grande question, n'ai-je pas aussi le devoir d'y répondre? Une réponse changeante, cependant, est-elle acceptable? Passés les bancs d'écoles français, le monde n'est plus en noir et blanc ; il n'y a plus de bonnes ou de mauvaises réponses, mais une infinité de variables toutes aussi valables. Un monde de possibilités qui d'abord effare, ensuite effraie, enfin insuffle un souffle neuf et vivifiant. Alors fouillons, cherchons, chacune sur notre chemin.

6 Territoire d'outre-mer français situé dans le Pacifique Sud.

ROCIO «ROSIE» GONZALEZ

TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR

PAYS D'ORIGINE : MEXIQUE

Du Mexique à Saint-Jean de Terre-Neuve, le grand voyage de ma vie!

Je m'appelle Rosie (Rocío), je suis mexicaine, et j'ai une fille qui s'appelle Jennifer. J'adore voyager, je suis allée à Chicago, à Warminster, à Las Vegas et au Costa Rica. J'ai toujours rêvé de vivre au Canada et mon rêve s'est enfin réalisé. Je suis arrivée au Canada en août 2023 avec ma fille et un permis d'études internationales, après six ans de préparation.

Ma fille et moi sommes arrivées à Saint-Jean de Terre-Neuve avec seulement nos quatre valises, chacune débordante de nombreux espoirs.

Je suis coiffeuse, un métier hérité de ma mère. Coiffer les gens, c'est même ce que j'aime le plus faire maintenant. J'ai eu mon propre salon pendant plus de dix ans au Mexique.

À Saint-Jean de Terre-Neuve, j'ai trouvé un emploi dans une chaîne prestigieuse de salons de beauté.

Je veux partager mon histoire en tant que femme migrante. Commençons!

Mon parcours scolaire et professionnel

À 14 ans, j'ai étudié la coiffure et je n'aurais jamais imaginé que ce métier me conduirait au Canada.

À 22 ans, je suis allée vivre à Chicago pour pratiquer mon anglais. Après avoir été nourrice, j'ai travaillé dans deux salons de beauté, dans une imprimerie et dans une bijouterie. La vie aux États-Unis est très rapide, à peine le jour levé qu'il fait déjà nuit.

Je travaillais toute la semaine et les week-ends dans un salon, mais il me manquait quelque chose. Je m'ennuyais beaucoup de mon petit frère qui avait alors environ sept ans.

Je suis retournée au Mexique et je me suis assurée qu'il termine toute sa scolarité, y compris son diplôme universitaire. Mon frère vit aux États-Unis avec son partenaire depuis six ans et travaille là pour une entreprise automobile internationale. Ils voyagent dans le monde entier et ils ont construit une très belle vie ensemble. Je suis très fière des réalisations de mon frère, car elles sont aussi les miennes.

Lorsque je suis retournée au pays, j'ai travaillé comme enseignante dans une académie de beauté que ma mère avait créée avec beaucoup d'amour et d'efforts. Je me suis concentrée sur la réalisation de procédures compréhensibles pour les élèves, en veillant à ce que l'apprentissage soit de qualité et que les travaux pratiques soient réalisés correctement dès la première tentative. Cependant la crise de 1994, causée par la dévaluation soudaine du peso mexicain, a affecté de nombreuses familles au pays. Malgré cela, toute ma famille a continué à travailler dans notre entreprise familiale.

Cinq ans plus tard, j'ai commencé à étudier en vue d'un diplôme en informatique, ce qui a été un grand défi, surtout parce que j'avais arrêté d'étudier pendant plus de dix ans. Pour réussir l'examen, il m'a fallu revoir tout ce que j'avais étudié au lycée.

À l'université, j'ai rencontré des camarades de classe très studieux et j'ai commencé à obtenir de bonnes notes. Je me suis rendu compte qu'en maintenant ce rythme de travail, je pourrais obtenir mon diplôme avec la mention « moyenne », et c'est ce qui s'est passé. Ma moyenne finale était de 93,46 et, lorsque j'ai obtenu mon diplôme, mon cœur était rempli de fierté.

J'ai commencé à travailler dans l'industrie dans ma ville natale, où j'ai occupé divers postes et de chacun d'eux, j'ai appris de nouvelles choses. J'ai travaillé dans une entreprise de service client où j'ai passé presque six ans. J'aimais beaucoup ce travail, car j'étais en contact avec des clients du Mexique, d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud. Travailler là-bas m'a permis de visiter Las Vegas cinq fois et le Costa Rica une fois. Comme il s'agissait de voyages d'affaires, tous les frais étaient couverts par l'entreprise. C'étaient mes petites vacances et je les ai beaucoup appréciées.

Septembre 2015, moi et mon frère, Ivan, à une fête au Mexique.

Ensuite, je suis passée à l'industrie automobile qui est très exigeante. J'ai travaillé dans plusieurs entreprises sous des contrats à durée déterminée. Dans la dernière entreprise où j'ai travaillé comme responsable des achats, la demande de travail était énorme. Même en travaillant jusqu'à 15 heures par jour, je ne suffisais pas à la tâche. D'une manière ou d'une autre, j'ai oublié de boire de l'eau et de manger à mes heures. Le stress, le manque de sommeil et l'absence d'exercice m'ont fait tomber malade. Ce fut une expérience très désagréable. J'étais terrifiée et je ne savais pas ce qui m'arrivait. J'ai essayé de soulager la douleur avec des remèdes maison, mais ils n'ont pas fonctionné. J'ai ensuite recouru à la médecine traditionnelle, qui m'a administré des injections très douloureuses pour soulager la douleur, mais elles ont fini par ne plus avoir d'effet. Finalement, je suis passée sur la table d'opération. Ce fut une récupération très lente et douloureuse dont je préfère ne pas parler.

Cependant, ce que je peux dire aujourd'hui, c'est qu'à la plupart des moments difficiles, je me dis : « C'est temporaire, heureusement, j'ai ma santé, j'ai mes deux jambes qui me portent partout, que ce soit sous le soleil, sous la pluie et, maintenant, au Canada, même sous la neige. » J'ai appris à prendre du recul et à remercier Dieu pour tous les dons avec lesquels je suis née, à être

Dans mon salon d'esthétique, j'ai vu ma fille grandir, elle avait sept ans. Je m'occupais d'elle, nous étions ensemble tous les après-midi. Je l'aidais dans ses devoirs, je m'assurais qu'elle participe à ses activités sportives, culturelles et parascolaires.

reconnaissante d'avoir des yeux, des bras, des jambes, des oreilles, un corps sain et un esprit capable de penser positivement, même dans les moments difficiles.

D'autre part, le temps que je passais au travail faisait que je ne voyais pas ma fille. Je ne la voyais qu'un moment le matin avant qu'elle ne parte à l'école, et le soir, elle dormait déjà quand je rentrais. C'est alors que j'ai commencé à réfléchir à l'idée d'ouvrir ma propre entreprise. Il fallait que ce soit quelque chose que je sache faire moi-même. Quelque chose que je pouvais contrôler de A à Z sans avoir à m'associer avec quelqu'un d'autre. Qu'est-ce que cela pourrait être?

Quelqu'un m'a dit : « Et si tu ouvrais ton propre salon de beauté? » Ces mots ont résonné dans mon esprit, et le soir même, j'ai commencé à élaborer un plan pour avoir ma propre entreprise. Quelques jours plus tard, avec l'aide de ma famille, j'ai ouvert mon propre salon unisexe que j'ai appelé Esthétique Unisexe Jennifer, et cela a été l'une des meilleures décisions de ma vie.

Dans mon salon d'esthétique, j'ai vu ma fille grandir, elle avait sept ans. Je m'occupais d'elle, nous étions ensemble tous les après-midi. Je l'aidais dans ses devoirs, je m'assurais qu'elle participe à ses activités sportives, culturelles et parascolaires.

Lancer une entreprise à partir de zéro est un grand projet dans lequel il faut investir beaucoup de patience, et la vérité est que, jusqu'à aujourd'hui, c'est quelque chose que je n'ai pas complètement maîtrisé. J'ai dû attendre une année entière avant de commencer à voir les fruits de mes efforts et de mon service à la clientèle. Puis, chaque année, cette clientèle s'est agrandie grâce aux recommandations de mes clients à leur famille.

Je les porte tous dans mon cœur, où qu'ils soient. Je leur serai éternellement reconnaissante pour leur confiance et leur soutien pendant tout le temps qu'ils m'ont permis de leur offrir mes services. Je les remercie pour toutes les anecdotes qu'ils ont partagées avec moi et pour l'aide qu'ils m'ont apportée quand j'en avais besoin. Je les considère tous comme ma seconde famille. En fait, je suis toujours en contact avec eux, que ce soit par des messages ou sur les réseaux sociaux, et ils s'intéressent beaucoup à mes histoires et à mes réalisations ici, au Canada.

Juillet 2014, moi et ma fille, Jennifer, à l'ouverture de mon salon au Mexique.

J'ai rencontré une professeure de français, qui m'a dit qu'elle avait un frère vivant au Canada. Le sujet m'a beaucoup intéressée et, du jour au lendemain, elle m'a envoyé le lien vers le site d'Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada (IRCC). Elle a bien insisté sur le fait que, si je voulais émigrer, je devais le faire légalement afin de pouvoir, à l'avenir, régulariser ma résidence permanente et éventuellement obtenir la citoyenneté. C'est un sujet qui a captivé mon esprit à partir de ce moment-là. J'ai effectué quelques recherches par moi-même et j'ai découvert que le permis d'étudiante internationale serait la meilleure option pour que ma fille et moi puissions émigrer au Canada. Les premières questions qui se sont posées étaient : Que devrais-je étudier et comment trouver l'argent pour payer mes études et couvrir nos frais de subsistance à ma fille et à moi? Ce désir est resté dans un coin de mon cœur et de mon esprit. Je me souviens d'avoir dessiné une carte du Canada dans un carnet, un croquis maladroit, mais très significatif pour moi. À ce moment-là, j'ai recommencé à étudier le français avec une application dans laquelle j'apprends en jouant tous les jours.

Au Mexique, pendant la pandémie de 2020, lorsque toutes les entreprises non essentielles ont dû fermer leurs portes pendant plusieurs semaines, j'ai reçu la nouvelle que je devais fermer mon salon si je ne voulais pas recevoir de sanctions. J'ai commencé à recevoir mes clients uniquement sur rendez-vous et à porte fermée. Honnêtement, j'ai toujours voulu travailler de cette façon, sans passer toute la journée dans mon salon à attendre l'arrivée de clients. J'ai travaillé ainsi pendant trois années entières. Je pouvais gérer mon temps libre

Le Canada nous avait ouvert les portes de ses magnifiques terres et ma vie ne suffirait pas pour exprimer ma gratitude pour la confiance et l'opportunité de vivre de nouvelles expériences et d'améliorer notre anglais et notre français. Quelle joie!

et choisir les jours où je recevais mes clients, me donnant ainsi plus de temps de qualité pour moi et pour ma famille.

Je vais brièvement dire que j'ai été mariée avec le père de ma fille pendant 15 ans. La relation a pris fin car l'amour qui existait entre nous deux s'est finalement éteint. La beauté et la merveille de cette relation, cependant, furent la naissance de ma fille adorée.

Quelques défis à surmonter

Le temps passa, un jour, j'ai obtenu une somme d'argent et j'ai commencé à rechercher les conditions des écoles désignées pour être étudiante à temps plein au Canada.

En 2022, j'ai présenté deux demandes de permis d'études à IRCC et les deux ont été rejetées. IRCC m'a envoyé une lettre qui disait : 1) Que je n'avais pas prouvé que j'avais suffisamment de ressources pour subvenir à mes besoins et à ceux de ma famille au Canada, et 2) Que je n'avais pas de raisons suffisantes pour retourner dans mon pays d'origine à la fin de mon programme d'études.

Dans les classes virtuelles du College of the North Atlantic (CNA), j'ai rencontré deux très bons amis. Ils m'ont aidée à postuler de la manière correcte en me suggérant d'avoir recours à une agence capable de m'assister dans toutes mes démarches migratoires. En général, les agences migratoires demandent beaucoup d'argent, même pour une demi-heure de consultation. J'en avais déjà contacté plusieurs, certaines me semblaient peu fiables et celles qui étaient fiables étaient très coûteuses. Mais il y avait une lumière au bout du tunnel.

Comme mes études universitaires en informatique remontaient à une vingtaine d'années, j'ai décidé en janvier 2023 de postuler au programme d'études du CNA sur les systèmes informatiques et le réseautage, d'une durée de deux ans. À la fin du mois, j'ai reçu une lettre d'acceptation. Quand l'agence migratoire m'a donné la liste des documents à soumettre pour la demande de permis d'études, j'ai été stupéfaite : dans mes précédentes demandes, j'avais envoyé très peu de documents, et ceux-ci étaient incomplets et mal présentés. Conseil à toutes celles qui lisent ces lignes : renseignez-vous bien et vérifiez chaque détail. Quand il s'agit de démarches migratoires, il faut porter une

attention particulière pour que les résultats soient positifs et moins coûteux.

Je me souviens que j'ai mis un mois entier à rassembler tous les documents nécessaires : beaucoup de rédactions, des traductions, des documents légaux et bien d'autres choses. J'ai fait ma demande auprès d'IRCC le 1er mars 2023 et, quatre jours plus tard, IRCC l'approuvait. Ma fille allait faire ses études secondaires et moi, mon programme au CNA! Nous étions tellement heureuses! Après tant d'efforts, nous avions enfin été acceptées. Le Canada nous avait ouvert les portes de ses magnifiques terres et ma vie ne suffirait pas pour exprimer ma gratitude pour la confiance et l'opportunité de vivre de nouvelles expériences et d'améliorer notre anglais et notre français. Quelle joie! Canada, nous voilà!

Vendre, donner, ranger, faire les valises

J'ai immédiatement informé ma famille et ma seconde famille (mes clients) que nous partions pour le Canada dans moins de cinq mois. Il y avait beaucoup de sentiments partagés : de la joie, beaucoup de questions sans réponses et des peurs aussi. Mais l'excitation d'immigrer était bien plus forte.

Petit à petit, nous avons commencé à vendre, donner, ranger ce qui ne voyagerait pas avec nous dans l'avion. Ça a l'air facile à dire, mais c'était très compliqué de dire au revoir à tant de souvenirs chers. Tout cela a été réduit à deux valises chacune avec un tas de rêves à l'intérieur.

Mon village natal est à cinq heures de la ville de Mexico. Les billets d'avion étaient réservés et payés pour un départ le 5 août 2023 à minuit de Mexico, avec une escale à Toronto. Pour être sûres de ne pas manquer le vol, nous avons voyagé la veille en bus et avons passé la journée à attendre à l'aéroport pour embarquer (ces billets n'étaient pas remboursables).

Le vol a été incroyable : pour 120 dollars supplémentaires par billet, on nous a permis d'embarquer avec deux valises de 32 kilos chacune, et on nous a servi des repas dans l'avion. Je ne le savais pas jusqu'au moment de l'embarquement, mais ma fille et moi voyagions en classe affaires! Quelle façon de commencer notre aventure!

Le vol a été un rêve : nous avons déjeuné et dîné délicieusement en altitude. Je me suis même permis de prendre trois verres de whisky irlandais.

Nous avons foulé le sol canadien le 6 août 2023, à 6 h 30, heure de Toronto. Nous avons récupéré nos lourdes valises. Nous n'avions pas bien dormi depuis deux nuits, et probablement que la fatigue se lisait sur nos visages. Un chariot de l'aéroport est passé et nous a invités à monter : quelle offre généreuse!

Nous sommes arrivées à la douane, le moment de vérité. Certaines personnes ne passent pas ce filtre, mais avec un peu de chance, nous avons été accueillies avec joie et avons reçu nos visas étudiants imprimés. J'ai aussi reçu mon visa de travail à temps partiel.

Printemps 2024 : ma fille et moi participons à notre première fête au Canada!

Nous avons pris un deuxième avion qui nous conduirait à notre destination : Saint-Jean de Terre-Neuve.

Un ami du Mexique, que je connaissais en ligne, nous attendait à l'aéroport pour nous emmener à notre Airbnb en centre-ville. Pour nous, c'était tout : notre rêve devenu réalité.

Quand nous sommes arrivées à l'Airbnb, nous avons découvert la chambre, puis, en soirée, nous sommes sorties explorer un peu la ville. Nous nous sommes perdues, ne sachant pas où nous étions ni comment revenir à notre logement. Nous n'avions pas de wifi ni d'internet, et en plus, il a commencé à pleuvoir. Ma fille était un peu effrayée, alors j'ai fait ce que ferait toute bonne mère mexicaine : j'ai demandé à la première personne que j'ai rencontrée où nous étions et comment nous pouvions retrouver notre logement.

Depuis ce jour-là, je marche sans peur à Saint-Jean de Terre-Neuve, même si, parfois, par habitude, je vérifie derrière moi pour voir si quelqu'un me suit. C'est un instinct de survie que j'ai développé au fil des années.

Nous avons vécu dans le centre-ville pendant environ une semaine, puis une amie mexicaine, que je ne connaissais pas, nous offrait de loger chez elle pendant presque un mois sans nous demander de loyer.

Tant d'anges ont pris soin de nous et continuent à veiller sur nous ici au Canada.

Ma fille et moi avons réussi à construire un foyer au Canada. Ce fut un parcours plein de péripéties, mais toujours avec des rires, malgré les larmes occasionnelles, et nous sommes prêtes à continuer nos aventures dans ce beau pays.

Une maison au Canada où vivre, s'il vous plaît

Nous devions trouver une maison sur le trajet du bus qui emmènerait ma fille au lycée. Nous avons trouvé une maison, mais, malheureusement, le propriétaire a oublié de nous dire qu'il était nécessaire d'avoir une voiture. L'arrêt de bus le plus proche était à 30 minutes à pied. Nous avons vécu là pendant deux mois et, un jour avant la première neige, à la fin du mois d'octobre, nous avons déménagé dans le centre-ville. Là, je n'avais plus besoin de marcher une aussi longue distance juste pour prendre le bus. C'était un Airbnb, ou une maison partagée, où la propriétaire louait les chambres durant la saison basse. Nous étions contentes et, même si nous savions que ce n'était pas une résidence définitive, nous avons profité de notre temps là-bas.

En tout, nous avons déménagé dans des maisons partagées ou des Airbnb sept fois en six mois. Cela a vraiment été un défi. Je peux dire avec fierté que nous sommes des Mexicaines résilientes, car, malgré toutes les conditions défavorables, nous avons continué à lutter pour nous faire une place dans ces terres.

Heureusement, le 1er février 2024, nous avons déménagé dans un charmant appartement. C'est un endroit spacieux, avec beaucoup de lumière et tous les services. Il y a même un grand porche et un immense jardin à l'arrière. L'appartement est situé dans un endroit très accessible, proche de tout, et la vue depuis ma cuisine donne sur un magnifique lac. Ma fille et moi avons réussi à construire un foyer au Canada. Ce fut un parcours plein de péripéties, mais toujours avec des rires, malgré les larmes occasionnelles, et nous sommes prêtes à continuer nos aventures dans ce beau pays.

Une nouvelle vie dans notre nouvelle vie

Je suis coiffeuse, et j'ai appris à aimer et à embrasser ma profession. Pendant que j'étais encore au Mexique, j'ai vu l'opportunité d'être embauchée par une chaîne de salons très reconnue au Canada. Après plusieurs entretiens, l'envoi de documents, photos et vidéos prouvant mon expérience, j'ai été embauchée.

Au début, j'ai travaillé dans une succursale située près de l'aéroport. Il y avait beaucoup de temps d'attente entre les bus et, l'hiver, c'était beaucoup plus compliqué à cause du froid. Le vent à Saint-Jean de Terre-Neuve peut être

impitoyable et, quand il y a du vent, de la pluie et de la neige en même temps, le froid se fait encore plus ressentir.

En décembre, j'ai demandé à mon patron de me transférer dans une succursale plus près de chez moi et de mon école, et c'est ce qui s'est passé. Le 8 janvier 2024, j'ai commencé à travailler avec ma nouvelle famille canadienne. Ce changement a totalement amélioré ma qualité de vie, car l'arrêt de bus est très près de notre appartement.

J'ai terminé mon premier semestre avec de très bonnes notes, mais très stressée. Pendant les vacances d'hiver, j'ai travaillé à temps plein dans le salon. C'était une pause par rapport aux études, mais en réalité, je n'ai pas eu de véritable repos. La veille du Nouvel An, après avoir préparé le dîner, ma fille et moi étions très fatiguées, mais, malgré tout, nous sommes allées au lac Quidi Vidi au centre-ville, pour voir les feux d'artifice. Et quel spectacle!

Je ne savais pas qu'en cas de tempêtes de neige, les cours sont annulés et ces journées sont appelées des « jours de tempête ». Toute la ville s'arrête, il n'y a pas de bus, tout est fermé et tout le monde reste chez soi en attendant que la tempête passe. Lors de la dernière tempête, en mars 2024, nous avons reçu un mètre de neige en deux jours et nous avons même fait la une des journaux.

Quand il neige beaucoup, il faut sortir pendant la tempête et pelleter la neige pour éviter qu'elle ne s'accumule devant la porte, et aussi pour nettoyer les escaliers et l'accès à la rue. Après une heure de pelletage intense, je me suis retournée, et tout était pareil. J'ai supplié le ciel de ne plus envoyer de neige, car il n'y avait plus de place pour la stocker. Il y avait une montagne de neige sur mon porche et encore quelques autres dans le jardin derrière l'appartement. Je me souviens qu'une fois, nous avons monté cette montagne de neige, ma fille et moi, nous nous sommes laissées tomber sur le dos et nous avons contemplé les étoiles. Le ciel était dégagé et le vent soufflait les flocons de neige. Il y avait un calme, une paix et j'ai senti que tout irait bien, que nous étions en sécurité. Je dois dire sincèrement que j'espère pouvoir revivre cette expérience et ressentir à nouveau ce sentiment. Après cela, il n'y a plus eu de tempêtes similaires, même si en avril et en mai, il a encore neigé, mais cela n'a pas duré longtemps.

L'été 2024 a été magnifique, ou peut-être suis-je juste bien acclimatée? Les trajets en bus changent en été et j'ai remarqué qu'il fallait parfois attendre 30 minutes pour le bus. Alors, j'ai commencé à marcher et, depuis ce moment-là, je vais au travail ou à l'école à pied. Cela me prend environ 25 minutes pour arriver au travail et 10 minutes de plus pour atteindre l'école. Bien qu'il y ait des pentes à Saint-Jean de Terre-Neuve, cela ne me dérange pas, je continue à marcher et je marcherai tant que le temps me le permettra. J'adore observer les paysages autour de moi : mon magnifique lac, les arbres. En mai, j'ai vu les feuilles des arbres pousser et, en octobre, j'ai vu comment elles changeaient de couleur et tombaient. L'hiver s'approche et je suis prête à l'accueillir avec amour. Je suis prête à profiter de tout ce que la vie a à offrir à ma famille et à

Été 2024, ma fille et moi au parc Bannerman, à Saint-Jean de Terre-Neuve.

moi, même la diversité du climat de Saint-Jean de Terre-Neuve, où l'on peut avoir de la pluie, de la neige, du vent, du soleil et du brouillard le même jour. En été, le climat ici est humide, il pleut beaucoup, et on peut sentir l'humidité en respirant.

Travailler là où je travaille a été un véritable miracle pour moi, car je fais ce que j'aime. Pour moi, ce n'est pas un travail, c'est un vrai plaisir de pouvoir m'occuper de mes clients et de leur offrir le service qu'ils méritent. Chacun d'eux est important. Ce que je fais est un art, je change l'image qu'une personne a d'elle-même simplement en lui lavant les cheveux, en les coupant, en les teignant ou en faisant une permanente. Je vois la joie sur leurs visages lorsqu'ils se regardent dans le miroir et qu'ils aiment ce que j'ai fait pour eux. Je commence à avoir des clients réguliers et ils sont de plus en plus nombreux.

Les péripéties de l'adaptation au Canada

Pour moi, arriver au Canada, m'adapter à la langue, à la nourriture, au pays, aux différentes cultures et même à la manière de prendre le bus a été un véritable défi. Un jour, je me suis perdue à l'école. Je suis entrée dans une salle de classe et j'ai vu des visages inconnus. Mais je suis restée jusqu'à ce que quelqu'un me demande : « Es-tu dans le cours de musique? » J'ai rougi et je suis sortie en courant. Bien sûr, je me suis aussi perdue dans les bus et dans les rues. Il faisait nuit et j'avais confondu la descente. Je devais marcher, et c'était une pente très raide. Je mettais toutes mes forces pour monter, au point de ne pas remarquer le paysage qui changeait. Lorsque j'ai fini de monter la pente, j'ai regardé autour de moi et je n'ai rien reconnu, il n'y avait plus de maisons : j'étais au milieu de nulle part. Il était 23 h. J'ai vu un homme qui marchait par-là, je lui ai expliqué ma situation, et il m'a dit que j'étais très loin

Mon seul souhait était de venir au Canada avec ma fille, mais je n'avais pas vraiment réfléchi à l'énorme engagement que cela impliquerait de reprendre mes études.

de ma destination. Il m'a proposé d'aller chez lui, de prendre sa voiture et de me ramener chez moi. J'étais très fatiguée et je devais absolument me reposer car le lendemain nous devions déménager à nouveau. J'ai fait confiance à cet homme, il a appelé sa femme et lui a demandé d'apporter la voiture pour qu'il puisse me mener à ma destination. Ma fille m'attendait dehors, terriblement effrayée. Grâces soient rendues à l'Univers; merci à ce merveilleux couple canadien. Canada, quel pays merveilleux!

J'ai terminé mes études universitaires il y a plus de 20 ans, donc retourner sur les bancs de l'école a été difficile. Mon seul souhait était de venir au Canada avec ma fille, mais je n'avais pas vraiment réfléchi à l'énorme engagement que cela impliquerait de reprendre mes études. Lorsque le premier jour d'école est arrivé et qu'on a commencé à parler de projets, de devoirs, d'examens et de notes, j'ai compris la grande responsabilité de me faire un nom à l'école. Au début, les professeurs ne me connaissaient pas et me traitaient comme une étudiante internationale parmi d'autres; mais, petit à petit, ils ont remarqué ma manière de me comporter, mon honnêteté, mon souci d'apprendre et de réussir toutes mes matières. Ils ont vu mon évolution en tant qu'étudiante et, surtout, ils ont remarqué que, malgré tous les points que je devais améliorer, je restais assidue et motivée. Avec beaucoup de fierté, je peux dire qu'aujourd'hui, je croise des professeurs dans les couloirs et ils me disent que je suis un exemple à suivre, ils m'encouragent et me félicitent de continuer à travailler pour obtenir mon diplôme de fin d'études.

La première année a été très difficile, surtout à cause de la langue. Mon programme comporte beaucoup d'acronymes qu'il faut apprendre, et il faut aussi apprendre le vocabulaire informatique. Je ne sais pas si c'était l'été ou si tous les nouveaux savoirs que j'ai acquis ont permis à mon cerveau de créer de nouvelles connexions, mais, maintenant je comprends bien mieux les cours. En cette deuxième année, il y a beaucoup de laboratoires et je les adore tellement que je pourrais y passer toute la journée, à pratiquer et à apprendre, à renforcer mes connaissances. Le CNA m'a toujours soutenue chaque fois que je l'ai demandé et m'a offert des tuteurs pour différentes matières. Quand j'étais triste et désespérée, j'ai pu obtenir l'aide d'une personne qui m'a écoutée et m'a aidée à surmonter toutes les inquiétudes du passé que je pensais avoir laissées derrière moi au Mexique, mais qui m'ont suivie jusqu'ici, au Canada. Cependant, d'une manière ou d'une autre, je les ai transformées et les ai utilisées comme une force intérieure pour avancer et obtenir la résidence permanente, puis, avec le temps, la citoyenneté.

Pourquoi le Canada comme ma deuxième terre?

Pourquoi ai-je décidé de déménager dans un nouveau pays sans y connaître personne physiquement? Je n'avais que quatre amis en ligne, et ils venaient de pays différents. J'ai toujours eu un esprit aventurier. Même quand je me sens pétrifiée à l'intérieur, je ne le montre pas. Très peu de personnes connaissent mes peurs ou mes angoisses. C'est normal d'avoir peur ou d'angoisser, cela signifie simplement que nous nous soucions du résultat de ce que nous allons entreprendre. Ce qui n'est pas bien, à mon avis, c'est de rester au même endroit par peur de ce qui pourrait arriver si l'on bouge. Je suis très disciplinée et ma parole est mon honneur. Un jour, je me suis rendu compte que je n'étais pas capable de terminer ce que j'avais commencé. Prendre conscience de nos actions aide énormément à mieux nous connaître, et, si nous le voulons, nous pouvons évoluer. J'ai commencé à m'observer et à m'efforcer de finir tout ce que j'avais commencé, de faire en sorte que ma parole de femme ait de la valeur. Bien sûr, certaines personnes ont profité de cela et, si je disais que j'allais faire quelque chose, je devais le faire, car je l'avais promis. Grosse erreur ; j'ai appris que nous avons aussi le droit de changer d'avis.

Ici, au Canada, je suis respectée pour ce que je suis et non pour mon apparence. Je suis aimée et personne ne remet en question mes actions ou ne me pose de questions indiscrètes. Je me sens libre, je marche librement à toute heure en direction de chez moi, du travail ou de l'école, sans peur ni angoisse. J'apprécie la pluie, le vent, le brouillard, le soleil, et même la neige.

Ma fille est une autre des raisons qui m'ont poussée à déménager. C'était important pour moi de lui offrir d'autres opportunités d'études et de travail, de nouvelles options de vie. Le fait qu'elle puisse elle aussi se déplacer librement, marcher ou prendre le bus sans angoisse, ça n'a pas de prix. J'ai reçu le soutien inconditionnel de ma fille à chaque étape, même en écrivant ces lignes.

À chaque fois que j'ai l'occasion de pratiquer mon français, je le fais, mais c'est seulement au cours de l'été 2024 que j'ai pu entrer en contact avec la communauté francophone de Terre-Neuve-et-Labrador. J'ai eu le privilège de rencontrer davantage de personnes et de participer à l'appel à témoignages Autour d'Elles, où je peux partager mon parcours migratoire du Mexique vers le Canada.

Dans mon travail, on m'a proposé un contrat à temps plein pour deux ans. Le 4 octobre dernier, j'ai déposé ma demande de permis de travail auprès d'IRCC, mon processus avance bien et les opportunités se présentent facilement. Le Canada est une terre d'opportunités pour des femmes comme moi et toi, qui luttent pour leurs idéaux et ne se laissent pas arrêter par ceux qui disent que c'est trop difficile ou que ce n'est pas possible. Il y a toujours un moyen de faire les choses. Si j'ai pu le faire, tu peux aussi!

J'aime le Mexique, mais c'est au Canada que se trouve ma maison!

TSOLINE MELKONIAN

TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR

PAYS D'ORIGINE :
ARMÉNIE

Entre deux terres, un seul cœur

Je m'appelle Tsoline Melkonian. D'origine arménienne, je suis née et j'ai grandi au Liban. J'ai un diplôme de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth en orthophonie, un domaine qui me passionne profondément. J'ai eu l'opportunité de travailler sur le terrain au Liban, ce qui m'a permis d'acquérir une expérience précieuse. Le 19 août 2022, avec des larmes de joie et de tristesse, j'ai quitté le Liban pour peindre un nouveau tableau de ma vie, cette fois-ci avec un pinceau canadien. Je me suis installée à St. John's (Terre-Neuve-et-Labrador) pour compléter ma maîtrise en gestion scolaire à l'Université Memorial.

Je vous invite à revisiter avec moi les hauts et les bas de cette aventure.

Le départ vers l'inconnu

« Go on adventures to find out where you belong. » (« Pars à l'aventure pour trouver le lieu de ton appartenance. »)

Cette phrase de Sue Fitzmaurice, inscrite sur la porte de ma chambre à coucher, m'a accompagnée tout au long de ma vingtaine.

Allongée sur mon lit au Liban, je la contemplais. Je me demandais si elle allait un jour devenir une réalité.

Quelques années plus tard, le 20 août 2022, elle s'est enfin concrétisée : j'ai pris mon envol, mais d'une manière que je n'aurais jamais pu imaginer.

Après avoir obtenu mon permis d'étude, j'ai pris la direction d'Athènes, puis de Montréal et, enfin, de St. John's, à Terre-Neuve-et-Labrador. Chaque escale m'éloignait de ma vie au Liban et me rapprochait de ma nouvelle vie canadienne. J'ai dit au revoir à la chanson « Li Beyrouth » de Fairuz, aux cèdres, aux balades dans les rues antiques de Batroun, à la man'ouché, au zaatar, au houmous, au taboulé, au kebbé et au fameux shawarma. Devant moi, la chanson « My Heart Will Go On » de Céline Dion, le sirop d'érable, la poutine, le hockey, Halloween, l'Action de grâce et la neige m'ouvraient les bras.

À l'aéroport de Montréal, la machine a refusé mon passeport à chaque fois que l'agent a essayé de le scanner. C'est à l'aéroport de Montréal (ou de Toronto) que les papiers d'immigration des étudiants internationaux sont validés. Je me suis mise à transpirer, à paniquer ; mon cœur battait la chamade. Malgré plusieurs tentatives, la machine ne reconnaissait toujours pas mon passeport. La foule derrière moi s'impatientait et tous les regards que je sentais dirigés vers moi augmentaient mon stress.

« Madame, vous allez à St. John's », m'a annoncé l'agent.

« Oui », ai-je confirmé avec un sourire nerveux.

« Vous êtes à la porte de l'avion pour St. John, pas St. John's », m'a-t-il précisé.

À cet instant précis, un frisson m'a parcourue. J'ai pris conscience de l'incertitude qui m'attendait… et de l'importance d'une simple apostrophe : à noter que « St. John » (sans apostrophe) est une ville située dans la province du Nouveau-Brunswick, alors que « St. John's » (avec apostrophe) désigne la capitale de Terre-Neuve-et-Labrador. Tout ce que je savais, c'était que j'avais réduit les 30 ans de ma vie pour les faire tenir dans trois bagages et m'étais embarquée dans une aventure douteuse, à la recherche d'une vie meilleure… seule.

Après ces trois vols, j'ai finalement atteint ma ville d'adoption : St. John's, à Terre-Neuve-et-Labrador, un lieu dont je n'avais jamais entendu parler, mais qui allait bientôt devenir mon nouveau chez moi.

La magie de St. John's

Le premier matin à St. John's, j'ai été submergée par la beauté exceptionnelle de la ville. Située au bout du monde, elle semblait être le témoin du mariage entre les montagnes et la mer Atlantique. Le charme de la nature est en même temps si sauvage et si paisible qu'une étrange sensation m'a envahie. Je me suis rendu compte que tout ce qui m'entourait était destiné à être exploré progressivement, au fil des mois.

Sortie de mon appartement, j'ai été accueillie par un air pur, une élégante brise légère : j'ai inhalé un souffle d'indépendance qui a instantanément balayé toute trace de pollution en moi. J'ai été impressionnée par la simplicité des maisons colorées qui donnent un caractère unique à St. John's. Je les nomme « les maisons Smarties » parce qu'elles me font penser aux célèbres bonbons de chocolat. TOUT m'incitait à me fondre dans ce paysage, à m'y perdre pour me retrouver, pour naître une deuxième fois.

Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour constater que le caractère des gens ici est le miroir de leur nature environnante. En effet, bien que leur mode de vie soit guidé par une certaine lenteur et paix, leurs journées sont régulièrement remplies d'une énergie positive exceptionnelle.

St. John's n'est jamais pressée et respecte son propre rythme. C'est un trait que j'ai pu adopter sans tarder. Je n'ai jamais imaginé que je pourrais trouver belle la solitude et qu'elle pourrait nourrir mon âme. Chaque matin était une invitation à me redécouvrir, une occasion de me reconnecter à tout ce qui m'avait échappé pendant que j'étais absorbée par la vie chaotique du Liban.

La ville possède le pouvoir magique de créer une atmosphère où tu peux facilement te noyer dans une tranquillité intérieure. C'était d'ailleurs absolument ce que je recherchais réellement depuis longtemps. Toutefois, lorsque je suis arrivée au Canada, les premiers mois ont été marqués par un sentiment de culpabilité : je me sentais en toute sécurité ici, mais je ne pouvais pas oublier que mes parents étaient toujours au Liban, là où les circonstances restaient incertaines. Je ressentais une injustice profonde d'en être séparée, de les savoir exposés à des dangers pendant que j'étais à l'abri.

Je n'ai jamais imaginé que je pourrais trouver belle la solitude et qu'elle pourrait nourrir mon âme. Chaque matin était une invitation à me redécouvrir, une occasion de me reconnecter à tout ce qui m'avait échappé pendant que j'étais absorbée par la vie chaotique du Liban.

CV en mode boussole perdue

À la base, je suis une orthophoniste diplômée de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. À Terre-Neuve, je devais achever une maîtrise en éducation à l'Université Memorial.

Au cours des mois, ma carrière a pris des tournants surprenants. De professeur de français à distance, je suis ensuite devenue travailleuse sociale, chargée de l'accompagnement d'enfants et de jeunes. J'ai ainsi pu acquérir des compétences diverses. Plus tard, j'ai occupé un poste de coordonnatrice de projet pour les nouveaux immigrants dans la communauté francophone. Aujourd'hui, je suis reconnaissante d'avoir accepté un emploi au sein du gouvernement. Même si ces postes ne sont pas liés à mon domaine d'études, chacun m'a permis de me familiariser avec le système canadien à sa propre façon.

Mes études à la maîtrise ont été assez enrichissantes, car elles m'ont permis de découvrir les systèmes éducatifs d'autres pays. En effet, les classes étaient constituées en bonne partie d'étudiants internationaux, et chacun d'eux apportait des expériences et stratégies d'éducation différentes, ancrées dans la réalité de son pays. Du coup, la diversité des perspectives partagées a été extrêmement fascinante. Les discussions et les débats avec mes collègues et les professeurs ont élargi mes horizons; les nouvelles idées auxquelles j'ai ainsi eu accès m'ont permis de devenir plus flexible quant aux méthodes d'enseignement.

Le voyage intérieur

Au fil des semaines et des mois qui ont suivi, malgré mes réussites à l'université, un lourd sentiment de solitude s'est installé. Il me suivait partout comme une ombre. Loin de ma famille et de mes amis, je me trouvais face à un défi : tisser un nouveau cercle social, chose difficile à faire à 30 ans. Car à mon âge, les rencontres sociales ne sont plus spontanées comme à 20 ans : elles demandent beaucoup plus d'efforts personnels, d'énergie et, surtout, de temps. De plus, c'était compliqué de nouer des liens profonds avec des individus ayant grandi dans des cultures totalement différentes de la mienne.

Les soirées et les dimanches furent les plus pénibles. À la fin d'une journée chargée, je me trouvais dans ces instants de silence, face à moi-même. Malgré

ma forte volonté de m'ouvrir aux autres et de m'intégrer, les échanges, même si agréables, restaient superficiels et je n'arrivais pas à me connecter avec des personnes avec qui partager des instants authentiques, comme je l'avais toujours fait au Liban.

Dans ces instants, j'ai découvert comment regagner ma force à travers mes passions. J'ai trouvé du réconfort dans le basketball, un sport familier qui est devenu le fil conducteur entre mon passé et ma nouvelle vie. Ce n'était pas de marquer des points qui m'intéressait : ce sport représentait pour moi un espace où, à travers le mouvement, je parvenais à me focaliser sur le moment présent. Ainsi, j'ai acquis la capacité de gérer la séparation et la solitude, de les accepter et de les transformer en une opportunité de mûrir et de franchir de nouvelles montagnes.

L'hiver canadien et l'art de l'adaptation

L'hiver a frappé à la porte… et il a été nécessaire d'affronter et d'accepter la réalité de vivre dans la neige et de m'ajuster à un nouveau mode de vie. C'était ma première expérience avec une pelle et je n'avais aucune idée combien déneiger est un travail difficile, mais amusant en même temps. Chaque pelletage constituait une preuve de mon adaptation. La neige est vite devenue une partie intégrante de ma vie quotidienne.

Au départ, m'habituer à l'hiver canadien était un pur défi, en particulier tout ce qui est en rapport avec les vêtements. Je ne savais pas combien de

Ma toute première citrouille sculptée! Je vous présente Bernard La Citrouille et ma partenaire.

Déneiger, un véritable sport.

couches il fallait afin de survivre à la température glaciale. Je croyais qu'un simple anorak chaud, une tuque et une écharpe seraient suffisants. Mais j'ai rapidement réalisé que ce n'était absolument pas le cas. Je suis sortie le premier jour, tout excitée, et après quelques minutes, j'ai ressenti un froid mordant qui m'a presque paralysée. J'avais entendu des histoires, vu des images de gens dans des manteaux énormes, mais rien ne pouvait réellement me préparer à l'expérience de m'habiller pour affronter ces froids extrêmes. J'ai appris qu'en fait, c'est tout un problème mathématique et un effort cognitif afin de résoudre la fameuse formule : gérer l'humidité, en combattant le vent et en maintenant la chaleur corporelle. Il fallait parfois ajuster les couches en fonction de l'effort physique que je faisais. Si je marchais beaucoup, je devais m'assurer de ne pas transpirer, sinon je risquais de me refroidir dès que je m'arrêtais.

Il a fallu que je m'informe et que je m'entraîne à superposer des couches de vêtements pour créer une barrière efficace contre le froid. J'ai appris qu'il fallait porter des couches de base, comme des sous-vêtements thermiques, puis une couche isolante, souvent en laine ou en polaire, et enfin une couche extérieure coupe-vent et imperméable. J'ai compris que chaque vêtement jouait un rôle spécifique et que le tout formait un système qui fonctionnait bien ensemble pour me protéger. La première fois que j'ai mis mon manteau d'hiver épais, avec toutes les couches dessous, je me suis sentie comme une astronaute.

Avec le temps, ce processus de « superposition » est devenu une seconde nature. Chaque hiver, je me suis perfectionnée dans l'art de m'habiller pour le froid canadien. Aujourd'hui, sortir en hiver ne me semble plus aussi intimidant. Ainsi, ce n'était pas seulement un apprentissage de vêtements, mais une véritable aventure d'adaptation à un mode de vie différent. Ce voyage m'a appris à écouter le climat, à comprendre comment m'habiller intelligemment et à apprécier la beauté de l'hiver, même dans sa rigueur.

Ainsi, ce n'était pas seulement un apprentissage de vêtements, mais une véritable aventure d'adaptation à un mode de vie différent. Ce voyage m'a appris à écouter le climat, à comprendre comment m'habiller intelligemment et à apprécier la beauté de l'hiver, même dans sa rigueur.

Le choc culturel inverse

Après un an et demi au Canada, je suis retournée en visite au Liban pour un mois en avril 2024 et j'ai vécu un choc culturel inverse, auquel je ne m'attendais pas. Je n'avais jamais entendu le terme avant de l'avoir expérimenté moi-même.

À l'aéroport de Beyrouth, les premiers câlins ont rempli le vide dont avait souffert mon cœur durant toute cette période d'absence. Les cafés matinaux avec mes parents, les blagues avec ma sœur que personne d'autre ne comprend, les dimanches entourés de la grande famille autour du barbecue et les « Santé! » ont ravivé mon âme d'une façon inimaginable.

J'ai retrouvé le Liban, un lieu assez familier, mais quelque chose avait changé en lui… ou en moi, qui sait. Au début, le chaos, les embouteillages et les klaxonnements des voitures me sont apparus comme une chanson agréable… pour une courte durée. Après deux semaines, la lenteur et l'ordre de St. John's me manquaient. Je me sentais à la fois étrangère et familière. Un morceau de moi s'était métamorphosé au point où je n'étais plus adaptée à mon milieu d'origine.

Retour à l'essentiel

Aujourd'hui, en revisitant tous ces moments, je réalise que cette aventure a été bien plus qu'un voyage. En effet, ce chapitre de ma vie a une saveur particulière, mêlant le sucré et l'amertume. Je pensais que partir loin, aussi loin que possible de mon pays, était mon objectif ultime. Cependant, j'ai pris conscience que chez moi, ce n'est ni ici ni là-bas. Je ne suis pas liée à un endroit ou à une destination spécifique, mais aux personnes avec qui je partage mon existence.

Mon cœur et mon âme sont en paix quand je suis entourée de ma famille.

Mon identité et ma culture ont plus de sens avec eux.

Aujourd'hui, allongée sur mon lit au Canada, je réalise que ma place est là où ma famille se trouve.

NADINE PETNKEU

NUNAVUT

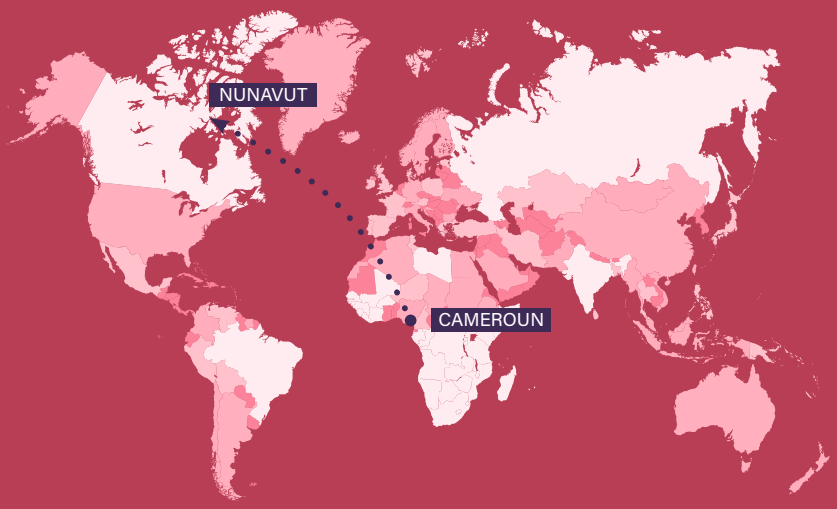
PAYS D'ORIGINE : CAMEROUN

Un parcours marqué par la résilience : de l'Afrique à l'Europe, puis au Canada

Établie à Iqaluit, au Nunavut, je suis une éducatrice passionnée et une leader communautaire engagée. Originaire du Cameroun, je porte en moi des valeurs de persévérance, de solidarité et d'ouverture qui guident mon parcours personnel et professionnel.

Depuis mon arrivée au Nunavut, je m'investis pleinement dans la francophonie en milieu minoritaire, notamment à travers mon travail à l'École des Trois-Soleils. Consciente des défis linguistiques auxquels les élèves sont confrontés, je mets tout en œuvre pour leur offrir des opportunités éducatives enrichissantes et pour leur permettre de s'épanouir dans un environnement bilingue. Mon rôle de mère d'accueil me tient également à cœur, car il me permet de contribuer au bien-être et à la réussite des jeunes dans ma communauté.

Mon engagement va bien au-delà de l'éducation. Je participe activement à la vie francophone locale, en collaborant avec divers comités et organismes pour promouvoir les échanges interculturels, organiser des levées de fonds et offrir du mentorat aux jeunes. J'ai à cœur de bâtir des ponts entre les différentes communautés linguistiques et culturelles du territoire, afin de créer un espace inclusif où chacun peut s'épanouir.



Les valeurs de respect et d'entraide que ma mère m'a transmises occupent une place centrale dans ma vie. À travers mes actions, je perpétue cet héritage, en encourageant l'épanouissement des femmes et des jeunes autour de moi. J'imagine l'avenir de la francophonie au Nunavut avec optimisme, tout en reconnaissant l'importance d'un travail collectif pour surmonter les défis liés à l'accès aux services en français et à la promotion de notre culture.

Chaque jour, je m'efforce d'inspirer les autres à croire en leur potentiel et à contribuer activement à leur communauté, en montrant qu'avec de la passion et de la résilience, tout est possible.

Je suis née et j'ai grandi au Cameroun, bercée par le rêve d'une éducation de qualité et d'horizons nouveaux. À l'âge de 22 ans, j'ai quitté mon pays natal pour poursuivre cette quête. Mon premier arrêt fut Berlin, en Allemagne, où je travaillais comme fille au pair. Cette opportunité, obtenue grâce à mon grand frère qui étudiait déjà dans cette ville, m'a permis de m'immerger dans la langue et la culture allemandes. Pendant un an, j'ai appris et grandi dans un monde différent de tout ce que je connaissais.

À la fin de mon contrat, un nouveau chapitre s'ouvrait : rejoindre mon amoureux, qui poursuivait ses études à l'Université de Padoue, en Italie. Cette étape nécessitait un apprentissage intense de la langue et de la culture italiennes pour réussir le concours d'entrée à la faculté de médecine. Malgré les défis linguistiques et culturels, je me suis créé un cercle d'amis ainsi qu'une nouvelle famille. Cependant, ma couleur de peau me plaçait constamment face à des discriminations et à des inégalités sociales. Être la seule étudiante noire de ma classe me faisait vivre un isolement parfois écrasant. Pourtant, j'ai affronté ces épreuves avec les valeurs de résilience, de persévérance et d'excellence que mes parents m'avaient inculquées.

Être la seule étudiante noire de ma classe me faisait vivre un isolement parfois écrasant. Pourtant, j'ai affronté ces épreuves avec les valeurs de résilience, de persévérance et d'excellence que mes parents m'avaient inculquées.

Les premiers pas vers un changement de vie

La décision était prise, mais le chemin à parcourir n'était pas sans défis. Mon mari a été le premier à franchir le cap : une opportunité d'emploi s'est présentée à Montréal et il a accepté de partir en éclaireur. Pendant ces semaines où nous avons été séparés, mon quotidien était rythmé par les préparatifs. Il m'a fallu dire au revoir à ma carrière d'infirmière à domicile, un métier que j'exerçais avec passion et dévouement. Quitter mes patients, dont certains étaient devenus presque comme des membres de ma famille, a été un déchirement.

Entre les démarches administratives, les bagages à préparer et les multiples adieux, chaque journée était un mélange d'enthousiasme et de nostalgie. Ce processus m'a permis de réaliser l'ampleur du saut que nous nous apprêtions à faire. Quitter l'Italie, un pays riche d'histoire, de culture et aussi pour nous de liens affectifs, signifiait tout recommencer à zéro, dans un univers totalement inconnu. Mais chaque fois que je sentais le doute s'installer, je me rappelais pourquoi nous faisions cela : pour notre futur enfant, pour lui offrir un horizon infini.

L'arrivée à Montréal : entre appréhension et promesses

Le 30 octobre 2009, trois semaines après le départ de mon mari, je suis finalement arrivée à Montréal. Je me souviens encore de ce moment où j'ai posé le pied sur le sol canadien. Un frisson m'a parcouru, un mélange d'appréhension et d'excitation, comme si mon cœur oscillait entre deux mondes. D'un côté, l'inconnu m'intimidait : une nouvelle culture, une nouvelle langue à perfectionner, un climat que l'on m'avait décrit comme rude et impitoyable. De l'autre, je ressentais une immense fierté d'avoir franchi ce cap et d'être là, prête à écrire une nouvelle page de notre histoire familiale.

Les premières impressions de Montréal ont été marquantes. Les larges avenues bordées d'érables aux feuilles encore dorées par l'automne m'ont offert un accueil chaleureux. Mais ce qui m'a surtout frappée, c'était la diversité des visages que je croisais : des gens de toutes origines, parlant des langues différentes, coexistant avec une harmonie naturelle. Cela renforçait l'idée que nous avions fait le bon choix.

En retrouvant mon mari à l'aéroport, la fatigue des dernières semaines a cédé la place à un sentiment d'accomplissement. Nous étions à l'aube d'une nouvelle vie, avec tout à bâtir, mais ensemble. Le soir même, en contemplant les lumières de la ville depuis la fenêtre de notre petit appartement, je me suis sentie envahie d'une certitude : malgré les défis, nous avions trouvé notre place.

Les premiers défis : s'adapter et s'intégrer

L'installation à Montréal a été une période intense où chaque journée m'obligeait à m'adapter, à apprendre et à me surpasser. Les défis étaient nombreux, mais chacun d'eux portait une leçon précieuse qui a façonné mon parcours.

Apprivoiser le quotidien montréalais

Après mon arrivée, la première étape a consisté à organiser notre nouvelle vie : ouvrir un compte bancaire, comprendre le fonctionnement du système de santé et naviguer dans une culture à la fois familière et déroutante. Bien que je parlais français, le québécois, avec ses expressions et son accent particulier, m'a souvent laissée perplexe. Ce décalage linguistique, combiné à mon adaptation à un pays étranger, exigeait une patience et une résilience que je ne soupçonnais pas avoir.

En parallèle, un autre défi majeur s'est imposé : les premières consultations de suivi de grossesse. En Italie, accéder à mon gynécologue était simple et rapide. Ici, le processus était plus complexe et parfois décourageant. Pourtant, je devais persévérer pour le bien de mon enfant à naître. Une fois notre bébé venu au monde, une nouvelle réalité s'est imposée : trouver une place en garderie. La rareté des places et les longues listes d'attente m'ont fait comprendre qu'au-delà de la joie de la maternité, les obstacles pour concilier carrière et vie familiale étaient bien réels.

Entre doutes et espoir : les défis professionnels

En tant que nouvelle infirmière immigrante, le discours ambiant était clair : « Tu travailleras de nuit. » Mais que ferais-je alors de mon bébé? Cette question m'angoissait. Malgré l'incertitude, une rencontre marquante allait changer le cours de ma réflexion. Lors de ma visite post-partum, je fis la connaissance d'une infirmière d'origine haïtienne. Son professionnalisme et sa bienveillance m'ont profondément inspirée. Ses conseils ont été précieux : elle m'a encouragée à explorer les soins à domicile et m'a révélé que ma maîtrise de l'italien pourrait être un atout majeur pour le CLSC (centre de santé et de services sociaux) de son quartier, où vivait une importante population italienne.

Ce jour-là, un objectif clair s'est dessiné pour moi : travailler dans ce CLSC en mettant à profit mon multilinguisme et me rapprocher de la communauté italienne. Mais avant d'y parvenir, un obstacle de taille m'attendait : réussir l'examen de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec.

Avec du recul, j'ai compris que l'intégration professionnelle ne dépendait pas seulement des compétences, mais aussi de la capacité à s'adapter à un environnement culturellement différent.

Une communauté solidaire pour réussir

Mon mari, toujours mon soutien indéfectible, m'a parlé d'une association d'infirmières immigrantes qui accompagne les professionnelles en transition. C'est ainsi que j'ai rencontré Malenne, une femme inspirante qui avait traversé les mêmes défis qui m'attendaient maintenant. À travers ses conseils et le réseau qu'elle animait, composé de nombreuses infirmières immigrantes, j'ai pu accéder à des ressources essentielles pour préparer l'examen. Je suivais des séances d'étude collectives, échangeais avec des pairs et comprenais enfin les rouages du métier dans un contexte québécois.

Grâce à ce soutien communautaire et à mon travail acharné, j'ai réussi l'examen. Ce fut un véritable accomplissement, qui marquait le début de ma carrière québécoise.

Un premier échec, une grande leçon

Avant cette réussite, une expérience professionnelle m'a confrontée à mon premier échec sur le marché du travail québécois. Lorsque ma mère est venue

Je suis membre de la Nunavut Teachers' Association.

Ces premières étapes d'intégration m'ont enseigné l'importance de la persévérance, du soutien communautaire et de la capacité à se remettre en question.

m'aider avec le bébé, j'ai saisi une opportunité d'emploi dans un centre de soins. Avec enthousiasme, je me suis présentée le premier jour, prête à faire mes preuves. Mais tout ne s'est pas passé comme prévu.

Dès mon arrivée, mon jumelage avec une collègue française a tourné au malentendu. Loin de m'accueillir, elle s'est plainte à son superviseur qu'elle « ne m'attendait pas ». L'ironie de la situation me frappe encore aujourd'hui : deux immigrantes, censées se comprendre, se retrouvent dans un climat de malaise. À cela s'ajoutent la difficulté du parler québécois, si différent du français qui était le mien depuis toujours. Qui plus est, j'ai soudain réalisé que traduire en français le jargon médical, que j'avais appris en italien, ne serait pas si simple.

Chaque soir, mon mari prenait le temps de m'expliquer les subtilités du milieu de travail québécois. Malgré mes efforts, cette expérience professionnelle s'est soldée par un licenciement après seulement deux semaines. Ce fut un moment difficile, une remise en question profonde. Pourquoi avais-je échoué? En Italie, mes patients et employeurs m'avaient toujours appréciée. Avec du recul, j'ai compris que l'intégration professionnelle ne dépendait pas seulement des compétences, mais aussi de la capacité à s'adapter à un environnement culturellement différent.

La décision de rebondir : la formation continue

Plutôt que de me laisser abattre, j'ai choisi de rebondir. J'ai décidé de suivre une formation continue en soins infirmiers au cégep, convaincue qu'il me fallait maîtriser les codes professionnels québécois pour mieux m'intégrer. Cette décision a été déterminante. Dès le premier cours, je me suis retrouvée face à des thématiques essentielles : le travail en équipe et la sensibilisation à la diversité dans les milieux de soins québécois.

Ces cours m'ont permis d'acquérir non seulement les connaissances techniques, mais aussi les compétences relationnelles nécessaires pour évoluer dans un système différent. Plus encore, ils m'ont donné la confiance de revenir sur le marché du travail, car je me savais plus forte et mieux préparée pour le faire grâce à eux.

L'automne à Iqaluit.

Un parcours de résilience et d'apprentissage

Ces premières étapes d'intégration m'ont enseigné l'importance de la persévérance, du soutien communautaire et de la capacité à se remettre en question. Aujourd'hui, je regarde ces défis comme des leçons fondatrices. Chaque obstacle surmonté a renforcé ma détermination à m'accomplir professionnellement tout en contribuant à la communauté québécoise avec mes compétences et mon histoire unique.

Trouver un équilibre : soins à domicile et engagement communautaire

Cherchant une meilleure conciliation travail-famille, j'ai choisi de travailler en soins à domicile, principalement auprès de la communauté italienne. Ce rôle m'a profondément touchée, car il m'a permis de rendre à cette communauté qui m'avait accueillie chaleureusement lorsque j'étais étudiante en Italie.

En parallèle, je continuais de m'impliquer dans les organismes communautaires camerounais, notamment pour transmettre à mon fils nos valeurs, traditions et dialectes. J'étais particulièrement active auprès des enfants et adorais animer des activités culturelles. Ce rôle me valait souvent la question : « Êtes-vous enseignante? » Ces remarques récurrentes ont commencé à semer en moi l'idée d'un changement de carrière.

Un tournant inattendu : l'accident et la décision de tout recommencer

En 2016, lors de vacances au Cameroun avec ma famille, mon mari a été victime d'un grave accident qui a nécessité une évacuation sanitaire en France. Cette épreuve tragique a bouleversé notre vie. Restée au Cameroun avec nos enfants, je devais gérer à distance sa convalescence tout en réfléchissant à nos prochaines étapes.

Un jour, depuis son lit d'hôpital, mon mari m'a proposé un nouveau départ : quitter Montréal pour Gatineau, où nous pourrions avoir un mode de vie plus calme et abordable. Il m'a encouragée à envisager une carrière dans l'éducation, une vocation qu'il croyait profondément mienne. Ses mots faisaient écho à mes aspirations secrètes : j'avais toujours aimé enseigner, guider et être entourée d'enfants.

Après une nuit de réflexion et de prière, j'ai pris une décision audacieuse : tenter le test d'admission à la faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa. Si je réussissais, je considérerais cela comme un signe que ce changement était destiné. Et je l'ai réussi.

Étudiante, mère et infirmière : une vie à Gatineau

Nous avons déménagé à Gatineau, où j'ai repris mes études en éducation. La vie y était paisible et je me suis rapidement construit un réseau d'amis, en grande partie des parents enseignants. Grâce à ce réseau, j'ai trouvé une garderie pour mes enfants et un emploi d'infirmière les week-ends. J'étais épanouie, partageant mon temps entre mes études et mon travail.

Durant ma formation en éducation, j'ai pris conscience des défis propres à ma triple minorité : femme, noire et francophone. Les discussions en classe sur la discrimination, l'assimilation et la préservation de l'identité francophone dans les écoles franco-ontariennes m'ont ouvert les yeux. J'ai également été confrontée à des réalités personnelles, comme le jour où mon fils est rentré de l'école en disant que ses camarades se moquaient de son repas camerounais, le koki. Ce moment a renforcé mon engagement envers la transmission de nos valeurs culturelles et l'éducation à la diversité.

Elle parlait avec passion de la résilience, de la richesse culturelle et de la chaleur des communautés autochtones. Ses mots ont résonné en moi, éveillant une nouvelle curiosité pour les régions éloignées et leur potentiel en matière d'éducation et de soins.

Chargée de mission de la délégation du Nunavut aux Jeux franco-canadiens du Nord et de l'Ouest, à Victoria, en 2023.

Une ouverture vers le Nord : inspiration et nouveaux rêves

Un jour, lors d'un séminaire à l'université, une intervenante a partagé son expérience dans le Grand Nord canadien. Elle parlait avec passion de la résilience, de la richesse culturelle et de la chaleur des communautés autochtones. Ses mots ont résonné en moi, éveillant une nouvelle curiosité pour les régions éloignées et leur potentiel en matière d'éducation et de soins.

Huit ans au cœur du Nunavut

Depuis mon arrivée au Nunavut, il y a huit ans, ma vie a pris un tournant inattendu, riche en découvertes et en transformations. Enseigner à l'École des Trois-Soleils est plus qu'un emploi pour moi : cela est devenu une vocation, nourrie par le désir de servir une communauté francophone résiliente et de grandir avec elle dans un environnement aussi stimulant qu'unique.

L'arrivée au Nunavut : une aventure pleine de promesses

En août 2016, après un séjour familial au Cameroun, nous avons décidé de poser nos valises à Iqaluit, attirés par ses ressources pour les familles francophones : école, garderie, hôpital et association communautaire. Dès l'atterrissage, j'ai été touchée par la chaleur humaine des habitants. À l'aéroport, les gens venaient spontanément nous accueillir, nous questionner sur notre parcours, et même nous aider avec nos bagages.

Participante et accompagnatrice d'un jeune Nunavutois au forum ouvert et au forum jeunesse à l'occasion du 40e anniversaire du Centre d'excellence artistique, mai 2023, à Ottawa.

La première vision de la toundra, avec ses paysages épurés, la poussière soulevée par les voitures et ses routes cabossées, contrastait avec l'humanité vibrante qui y régnait. Ce mélange de rudesse et de douceur humaine m'a fait ressentir une étrange sensation de « retour à la maison ».

Premiers pas : une intégration rapide et riche en apprentissages

Dès le lendemain de notre arrivée, nous avons entamé les démarches essentielles pour faciliter notre installation : inscrire les enfants à la garderie et à l'École des Trois-Soleils, explorer la ville et saisir les opportunités professionnelles disponibles. Comme tous les postes d'enseignement étaient déjà pourvus, j'ai accepté un rôle au service de garde. Bien qu'il s'agissait d'un travail différent de mes attentes initiales, j'y ai vu une première porte ouverte vers un engagement plus profond auprès de la communauté éducative francophone du Nunavut.

En parallèle, j'ai découvert un programme communautaire axé sur les groupes de jeux pour bébés et enfants, conçu pour encourager la socialisation, développer des compétences préscolaires et offrir un réseau de soutien aux parents. Cet espace chaleureux a été une véritable bouffée d'air frais dans notre parcours d'intégration. J'y ai appris mes premiers mots en inuktitut, goûté aux spécialités culinaires locales comme la banique et la viande de caribou, et, surtout, tissé des liens précieux avec d'autres familles. C'est également dans ce cadre que j'ai trouvé une gardienne de confiance pour mon plus jeune fils, un soutien inestimable durant cette période de transition.

Un autre moment clé est survenu un week-end, alors que j'accompagnais mon fils pour son inscription au club de judo local. L'entraîneuse, curieuse de mon expérience, a rapidement appris que je détenais une ceinture marron. Sans

hésiter, elle m'a proposé de rejoindre l'équipe en tant que coach bénévole. Ce fut pour moi une véritable renaissance d'une passion mise de côté depuis notre départ de Montréal. Retrouver l'esprit familial et les valeurs du judo — discipline, persévérance et entraide — m'a apporté un profond sentiment d'appartenance et de joie.

Ces premières semaines au Nunavut m'ont ainsi permis non seulement de poser les bases d'une nouvelle vie, mais aussi d'élargir mes horizons. Chaque expérience, qu'elle soit professionnelle ou communautaire, m'a offert des apprentissages précieux et m'a rapprochée d'une culture à la fois accueillante et résiliente, dans un environnement où les liens humains prennent toute leur importance.

Une enseignante engagée : dépasser les frontières de la classe

Lorsque j'ai finalement rejoint l'École des Trois-Soleils comme enseignante, j'ai rapidement compris qu'un simple programme scolaire ne suffisait pas pour capter l'attention et nourrir la curiosité de mes élèves. Animée par le désir de les inspirer et de diversifier leurs apprentissages, je me suis engagée dans des initiatives novatrices, telles que la création d'un club de judo et d'un club de codage. Ce dernier a vu le jour grâce à une collaboration enrichissante avec mes formidables collègues à Polytechnique Montréal, offrant ainsi aux jeunes l'opportunité de plonger dans le monde fascinant du numérique et de développer des compétences essentielles pour l'avenir.

Un engagement enraciné dans la communauté

Mon implication ne s'arrête pas à la salle de classe; elle s'étend bien au-delà, touchant différents aspects de la communauté afin d'enrichir la vie des jeunes et des familles. Chaque initiative que j'entreprends vise à créer un environnement favorable à leur épanouissement, tout en valorisant la langue et la culture françaises dans un contexte nordique unique.

Séance de coaching de judo à Iqaluit.

Récipiendaire du prix Uiviit 2024 en reconnaissance de mon implication et de mon apport considérable à la communauté franco-nunavutoise. En compagnie du président et du directeur de l'Association des francophones du Nunavut.

Les premiers pas vers un avenir prometteur

Depuis plusieurs années, je m'investis avec passion dans le développement d'activités éducatives destinées aux tout-petits. Voir des enfants de zéro à cinq ans s'éveiller, socialiser et faire leurs premiers pas dans l'apprentissage est une source de joie et d'accomplissement. Ces moments précieux me rappellent l'importance de bâtir des fondations solides pour leur avenir scolaire et personnel.

Pour les jeunes francophones et francophiles, j'ai créé un programme visant à renforcer leur maîtrise du français. Ce projet, conçu pour des élèves âgés de quatre à dix-huit ans, a pour but de les accompagner dans leur parcours linguistique et identitaire. Chaque progrès qu'ils réalisent, chaque mot qu'ils apprennent, est une victoire partagée. Leur confiance grandit au fil des séances, avec elle leur capacité à s'épanouir dans un monde bilingue.

Par exemple, j'ai travaillé avec un groupe d'adolescents récemment arrivés au Nunavut, les aidant à se familiariser avec leur nouvel environnement tout en développant leurs compétences linguistiques. Voir ces jeunes surmonter leurs défis et commencer à s'intégrer dans leur communauté a été une expérience profondément gratifiante.

Un leadership engagé

Mon engagement communautaire prend également forme à travers le bénévolat et le leadership. En tant que membre active du conseil d'administration de l'Association des francophones du Nunavut et de Judo Nunavut, je contribue à structurer des activités qui enrichissent la vie de la communauté. Ces rôles me permettent non seulement d'encadrer, mais aussi de collaborer avec d'autres passionnés pour répondre aux besoins locaux. Chaque décision prise dans ces comités est guidée par la volonté de créer un impact positif et durable.

C'est parti pour mon deuxième projet : la couture d'un parka.

Une autre initiative qui me tient particulièrement à cœur est le Comité jeunesse francophone du Nunavut. En fondant ce comité, j'ai souhaité offrir aux jeunes un espace où ils peuvent s'exprimer librement, mener des projets significatifs et renforcer leur sentiment d'appartenance. Mon objectif est de leur donner les outils nécessaires pour devenir des citoyens engagés et des leaders de demain. Leurs idées et leur énergie nourrissent ma propre inspiration.

Un exemple marquant est la réalisation d'un projet artistique communautaire par ce comité, qui a permis à des jeunes de mettre en lumière leurs talents tout en renforçant leur sentiment d'unité et de fierté culturelle.

Au-delà des tatamis

L'un des aspects les plus marquants de mon engagement est mon rôle d'entraîneuse bénévole de judo. Sur le tatami, j'enseigne bien plus qu'un sport : je transmets des valeurs de discipline, de persévérance et de confiance en soi. Chaque séance est une opportunité de voir des jeunes se dépasser, se renforcer et prendre conscience de leur potentiel. Leurs progrès ne se mesurent pas seulement en termes de technique, mais aussi dans la confiance qu'ils développent au quotidien.

Je me souviens d'une jeune fille particulièrement timide qui, après plusieurs mois de pratique, s'est épanouie au point de participer à sa première compétition régionale. Ce moment a été un rappel puissant de l'impact transformateur que le judo peut avoir sur les jeunes.

Une perspective nationale et inclusive

Au-delà des initiatives locales, j'ai eu l'opportunité de collaborer avec des organismes nationaux comme la Commission nationale des parents francophones et Élections Canada. Ces expériences m'ont permis de porter la

Merci aux mamans inuites qui m'ont offert un amauti pour garder mon bébé au chaud lors de nos balades hivernales.

voix de la communauté francophone en situation minoritaire et de participer à des discussions cruciales sur l'éducation, la citoyenneté et la représentation. Ce travail stratégique renforce mon engagement à bâtir une société équitable et inclusive.

En tant que membre de la communauté afro-caribéenne du Nunavut, je m'efforce de créer des ponts entre les cultures. Ces interactions célèbrent la diversité et renforcent la cohésion sociale dans notre territoire nordique. C'est ma façon de redonner à cette communauté qui m'a accueillie avec tant de générosité.

Une leçon d'humilité et d'enrichissement

Ces huit années passées au Nunavut ont été une véritable leçon d'humilité et d'enrichissement mutuel. Chaque jour, je découvre la richesse de la culture inuite, l'immensité de la nature arctique et la force de la résilience collective. En regardant en arrière, je suis fière du chemin parcouru. Mais l'éducation est un voyage infini, et je continue à rêver de nouveaux projets qui inspireront les générations futures.

Les interactions avec les familles inuites, par exemple, m'ont permis de mieux comprendre leurs traditions et leur vision du monde. Ces échanges enrichissent mon approche pédagogique et renforcent ma conviction que l'éducation est un puissant vecteur de compréhension interculturelle.

Conclusion : un avenir à bâtir ensemble

Mon amour pour la langue française et mon ouverture sur le monde restent au cœur de cette aventure extraordinaire. Chaque initiative, qu'elle soit locale ou nationale, contribue à construire une communauté plus forte, plus inclusive et plus résiliente. Ensemble, nous pouvons continuer à créer un avenir où chaque individu, peu importe son origine, peut s'épanouir pleinement.

Avec optimisme et détermination, je suis prête à relever les défis à venir, toujours guidée par cette conviction que l'éducation est le plus puissant levier de transformation. Bien sûr, mes proches et mes amis me manquent, certains jours beaucoup plus que d'autres. Ce n'est pas comme quand je vivais en Espagne où j'avais une date de retour, j'étais étudiante et la distance était beaucoup moins grande. Je suis loin maintenant, et je me sens parfois tiraillée car que je manque des événements ou des étapes importantes — mariages, naissances, anniversaires, coups durs —, et je ne peux pas me réjouir ou pleurer avec mes proches ou les soutenir par ma présence. Heureusement, les nouvelles technologies permettent de maintenir le lien chaque jour.

Après plusieurs semaines de patience, j'ai terminé mon premier projet : une paire de mitaines. Merci à toutes mes mamans inuites d'avoir été patientes envers moi.

LÍA ELIZABETH REYES BARON

TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR

PAYS D'ORIGINE : MEXIQUE

Les caprices de mon cœur aventurier

Je m'appelle Lía et je viens du Mexique. Mon parcours m'a menée à St. John's, une ville entourée par l'océan. Mais mon histoire a commencé à Morelia, dans l'État du Michoacán, avant de se poursuivre à Guadalajara, où j'ai vécu pendant dix ans. À travers chaque étape, j'ai cherché à me découvrir et à comprendre qui je suis. Un plan de six mois est devenu un véritable projet de vie : un chemin vers une nouvelle stabilité et une connexion profonde avec le monde.

Janvier 2022, la nouvelle année commençait et je travaillais dans mon domaine en tant que biologiste. Un jour de cette année-là, le programme de maîtrise en écologie internationale du Collège de la frontière sud (ECOSUR), dans le sud du Mexique, près de Cancún, a été annoncé. Il s'agissait d'un programme en collaboration avec l'Université de Sherbrooke, au Québec. Ce jour-là, je lisais l'annonce sans aucun espoir d'être acceptée. J'avais commencé à m'intéresser à ce programme en 2018, juste après avoir terminé mes crédits universitaires pour le baccalauréat. Pendant la pandémie, dans l'intention de suivre ce programme, j'avais commencé à étudier le français. Je terminais ma thèse et je travaillais. Au Mexique c'est une condition pour l'obtention du diplôme, peut-être pas au même niveau d'exigence, mais en tout cas très long, avec une année de travail sur le terrain et une thèse comprenant toutes ces sections nécessaires. Entre les ruptures amoureuses et la vie épuisante à Guadalajara, une grande ville, j'avais oublié mon objectif. Mais ce jour-là, en lisant l'annonce, je me suis rendu compte que après quatre années, je remplissais enfin tous les critères pour m'inscrire à ce programme.

Pendant ce processus, je cherchais un nouvel emploi. La vie est parfois un peu drôle, car le même jour où j'ai été acceptée dans le programme, j'ai reçu un appel pour m'informer que j'avais été acceptée dans un nouvel emploi, celui que j'avais trouvé jusqu'à ce moment-là.

La décision a été prise par mon cœur. J'ai été influencée par mes proches : ma copine de l'époque, ainsi que ma mère, qui m'incite toujours à poursuivre mes études et mes rêves, même si j'avais oublié cet objectif pendant des années.

Mon programme est binational, offert par l'Université de Sherbrooke et l'ECOSUR, situé à Chetumal, au Mexique. Le programme prévoyait qu'on passe deux mois à Chetumal, six mois à Sherbrooke, puis huit mois à Chetumal et, pour finir six mois en stage à l'international. Le plan n'était pas parfait, mais le seul conseil que j'avais reçu de Nancy, l'administratrice à Chetumal, était : « Une chose que vous apprendrez, c'est le détachement. » Nous avons ri en l'entendant.

Le processus migratoire était un peu complexe, avec les tests de langue, etc. Après des mois à chercher un logement, j'avais trouvé une chambre à Sherbrooke. Cependant, le 14 novembre, la personne qui m'avait réservé la

Pendant ce processus, je cherchais un nouvel emploi. La vie est parfois un peu drôle, car le même jour où j'ai été acceptée dans le programme, j'ai reçu un appel pour m'informer que j'avais été acceptée dans un nouvel emploi, celui que j'avais trouvé jusqu'à ce moment-là.

chambre a annulé et mon vol était prévu pour le lendemain. Beaucoup de choses peuvent vous passer par la tête lorsque vous changez de pays, mais je me rappelle principalement mon temps passé à l'aéroport, à attendre, et des messages que j'ai envoyés pour trouver un logement. Comme par magie, j'ai trouvé une personne qui cherchait désespérément quelqu'un pour partager ses dépenses. Mon vol était : Guadalajara – Cancún – Dallas – Montréal. J'étais aux États-Unis quand j'ai trouvé mon logement!

Je suis arrivée à l'aéroport de Montréal avec deux valises, un niveau de français débutant et aucune idée de comment répondre à l'agent d'immigration. Je ne comprenais aucun mot, à cause de mon niveau de français et de l'accent qui était totalement différent, mais je savais une chose : je rêvais d'apprendre le français depuis mon enfance. Donc, cette opportunité combinait trois rêves : apprendre le français, étudier dans ce programme et vivre à l'étranger.

Le lendemain, la ville de Sherbrooke était toute blanche! Pour les deux mois suivants, mon objectif était de passer du niveau A2 au niveau B2 en français, c'est-à-dire d'atteindre un niveau intermédiaire, avec la capacité d'exprimer mes idées. Car, en janvier 2025, je commencerais mon premier cours de

Ma première semaine à Sherbrooke, en novembre 2022.

« On ne voit pas le temps passer quand on s'amuse. » Novembre et décembre sont passés si vite, et il y a eu beaucoup de moments où je n'étais pas sûre de me souvenir de tout ce qui s'était passé.

maîtrise, puis je devrais retourner au Mexique pour y passer huit mois, suivis de six mois de stage à l'international pour terminer la maîtrise. Bien entendu, la session a été exigeante et compliquée. Dès mon premier jour, ma professeure de grammaire m'a souhaité la bienvenue en disant : « Tu es arrivée avec la neige! » C'était la première neige de l'année. Ces mots ont résonné dans mon cœur : « Oui, je suis arrivée! »

J'adore cette phrase : « On ne voit pas le temps passer quand on s'amuse. » Novembre et décembre sont passés si vite, et il y a eu beaucoup de moments où je n'étais pas sûre de me souvenir de tout ce qui s'était passé. Je sais que j'étais pleine d'espoir d'étudier, mais le français était vraiment difficile. En deux mois, j'ai appris le passé composé, l'imparfait, le futur proche, le futur simple, le subjonctif, les accords, etc. Finalement, oui, j'ai réussi mes cours (c'est sûr, avec beaucoup de larmes pendant le processus) et j'ai reçu l'approbation pour commencer mes cours de maîtrise en janvier 2025.

Dans le programme binational, nous étions quatre Mexicaines, presque moitié Canadiennes et Mexicaines, et l'autre moitié faisait tout le programme au Québec. C'était un grand moment, car nous avons constaté que notre niveau de français était beaucoup plus limité par rapport au niveau d'espagnol des Québécoises.

Tout au long de la session, les trois Mexicaines qui sont devenues mes amies (Alicia, Daniela et moi) formaient avec moi une équipe solide. Après chaque cours, nous nous rencontrions pour discuter de ce que nous avions compris. Parfois, une de nous avait compris une partie, parfois personne n'avait rien compris. Donc, presque tous les trois jours, nous nous retrouvions à la bibliothèque, nous traduisions toute la présentation et révisions, pour finalement tout retraduire en français et apprendre le vocabulaire en français.

Pour garder le moral, il fallait trouver une façon de faire les choses de manière douce. Même si le français était un défi, l'un de mes moments préférés avec Daniela était quand nous étions dans les transports publics et que nous nous lancions la question : « Dis-moi la conjugaison du verbe *courir* à tous les temps. » Nous avons appris à nous soutenir et à comprendre chacune d'entre nous, comme personne d'autre. Car, nous étions dans la même situation. Nous étions loin de notre famille, nous apprenions le français, et nous avions l'intention de profiter de cette expérience.

Les magnifiques couchers de soleil de Sept-Îles.

La session d'hiver 2022-2023 s'est passée entre travaux d'équipe, larmes et apprentissage constant : s'habiller, vivre dans la neige, comprendre la lumière, l'alimentation, les vitamines. Parmi les choses qui m'ont aidée à profiter de l'hiver, il y a eu l'achat de mes patins à glace et les belles installations sportives de l'Université de Sherbrooke. De temps en temps, je visitais la piscine avec mes amies Alicia et Daniela. D'autres fois, je me rendais à la patinoire et, seule, j'ai commencé à apprendre ce sport, qu'il est presque impossible de pratiquer au Mexique.

La fin de l'hiver approchait et, avec elle, le moment de retourner au Mexique, cette fois pour toutes les étudiantes internationales. C'était le temps de revenir avec nos nouveaux amis québécois à Chetumal, au bord de la mer des Caraïbes. C'était le temps de pratiquer l'espagnol, et bien sûr, de profiter de la chaleur caribéenne! Mais un détail : passer de l'hiver canadien à l'été mexicain, et plus précisément au climat caribéen, ce n'est pas évident!

Avant de partir, nous, les quatre Mexicaines, avions envisagé la possibilité de revenir au Canada après la session d'été au Mexique. Puis, nous avons commencé à nous attacher à Sherbrooke. Nous avions commencé à créer de

Un moment de pause, à Anticosti (Québec), juillet 2024. Photo : Manfred Bonga, 2024.

belles relations avec nos amis québécois et, bien sûr, le système éducatif était exigeant. C'était l'opportunité de continuer à apprendre au niveau personnel et professionnel, mais si une chose a toujours été présente pendant cette époque, c'était la résilience. Nous avons parlé à autant de personnes que possible, mais nous sommes parties pour le Mexique sans réponse, avec l'illusion de revenir, en laissant nos manteaux d'hiver et toutes nos affaires d'hiver chez des amis, en espérant pouvoir les utiliser une autre fois.

Au retour au Mexique, en avril 2023, les choses n'étaient pas exactement inversées, mais la situation n'était pas plus facile. Les cours au Mexique étaient aussi intéressants, les travaux d'équipe et les discussions portaient sur

Ce moment à Calderitas m'a permis de me recentrer et de trouver la paix intérieure, loin de l'agitation des études et des exigences du programme. La baie, avec son air frais et l'horizon paisible, était un refuge idéal pour moi.

Mais chaque moment passé au bord de la mer me rappelait l'objectif à long terme que je m'étais fixé : réussir ce programme binational, intégrer des connaissances écologiques et retourner au Québec pour la fin de mon parcours.

---

les magnifiques écosystèmes mexicains et caribéens. Mais mon cœur était toujours au Québec. J'ai trouvé l'un de mes plus beaux espaces de réconfort à Calderitas, un endroit très petit, à seulement cinq minutes à vélo de la baie de Calderitas. Donc, presque tous les jours, je me rendais là pour faire du yoga en regardant le lever du soleil, puis j'allais à l'ECOSUR pour continuer mes travaux. C'était ma partie zen pendant l'année.

Ce moment à Calderitas m'a permis de me recentrer et de trouver la paix intérieure, loin de l'agitation des études et des exigences du programme. La baie, avec son air frais et l'horizon paisible, était un refuge idéal pour moi.

C'était un contraste frappant avec le rythme effréné de l'université et du programme, mais c'était aussi un lieu où je pouvais recharger mes batteries. Les longues matinées passées à faire du yoga au bord de l'eau, bercées par le calme de la nature, ont été une sorte de méditation active, qui m'a aidée à garder mon équilibre tout au long de cette période exigeante.

Cependant, malgré les moments de tranquillité à Calderitas, le temps au Mexique n'a pas été facile. La chaleur tropicale, bien que magnifique, rendait parfois le travail et l'étude encore plus intenses. Les journées étaient longues et les nuits, souvent courtes. Mais chaque moment passé au bord de la mer me rappelait l'objectif à long terme que je m'étais fixé : réussir ce programme binational, intégrer des connaissances écologiques et retourner au Québec pour la fin de mon parcours.

Le retour au Mexique a également marqué un tournant dans mes relations avec mes amies mexicaines du programme. Le groupe s'est solidifié, et nous avons continué à nous soutenir mutuellement, malgré la distance géographique et les défis culturels. Nos discussions en espagnol, parfois entrecoupées de blagues en français, ont renforcé nos liens. Nous avons partagé nos expériences, nos doutes et nos espoirs pour l'avenir.

Pendant cette période, j'ai aussi continué à explorer les écosystèmes marins, en particulier ceux des Caraïbes. En me rendant à des sorties de terrain, j'ai appris davantage sur les méthodes de restauration et de gestion des écosystèmes côtiers, un domaine qui m'intéresse profondément et qui est au cœur de ma thèse. Chaque observation sur le terrain, chaque rencontre avec des experts nourrissait mon projet de recherche et me préparait pour la suite.

J'étais vraiment déçue. À ce moment-là, j'étais la seule personne sans stage. Un moment triste, mais j'ai séché mes larmes et me suis préparée trois fois plus pour les deux prochaines entrevues.

L'un des défis majeurs était de jongler avec les exigences universitaires et la distance qui me séparait de ma famille, ainsi que le fait de naviguer entre deux cultures très différentes. Au début, cela semblait un peu accablant, mais en prenant un peu de recul, j'ai compris que cette expérience de vie à la fois mexicaine et québécoise enrichissait ma perspective personnelle et professionnelle.

Les mois ont filé à toute vitesse et c'est avec beaucoup d'enthousiasme et un peu d'anxiété que je suis retournée au Québec pour la suite de mes études. Le départ du Mexique fut chargé d'émotions, mais je savais que c'était juste un au revoir, et non un adieu. Le Québec m'attendait avec de nouveaux défis, et je me sentais prête à les affronter, avec toute l'expérience et la sagesse acquises durant ma première année dans ce programme.

La recherche d'un logement au Canada a été compliquée, mais cette fois-ci, je connaissais des personnes prêtes à m'aider! Pour la deuxième fois, j'ai habité avec des colocataires québécois, Charles et Gabrielle, qui me corrigeaient toujours mon français. Quand j'étais vraiment fatiguée, ils me parlaient en anglais ou même en espagnol dans le cas de Gabrielle. J'appréciais vraiment ces moments d'inclusion. Au début, on avait essayé de partager des moments, de la nourriture et de faire un effort pour mieux se connaître. Ce sont des personnes très gentilles, mais ma difficulté à parler français avec fluidité ou à avoir une bonne phonétique était un frein à cette intention de rapprochement. À chaque fois, je sentais que cette volonté de mieux se connaître diminuait et disparaissait. Parfois, on partageait des moments, parfois on était vraiment occupés, mais jusqu'à maintenant, je sais que ce sont des personnes que j'aimerais revoir.

D'un autre côté, l'université n'était en présentiel que pendant deux mois et, à partir de novembre 2023, tout est devenu du travail individuel. Le processus de sélection pour le stage a aussi commencé. Dès la première occasion, mes amies mexicaines et moi avons exprimé notre souhait de faire notre stage au Canada à la coordinatrice du programme. Cependant, elle nous a répondu qu'elle n'était pas responsable de ce volet et que le responsable de nos études au Mexique devait nous trouver des options de stage à l'international. Après quelques mois très intenses entre l'université et l'incertitude, je me suis retrouvée la seule à ne pas avoir de stage.

À ce moment-là, en novembre 2023, toutes les Québécoises savaient où elles feraient leur stage en 2024, de janvier à août. Ce n'était pas le cas pour les quatre Mexicaines. Les responsables au Mexique étaient en train de nous trouver des partenaires pour nos stages. Mes trois amies mexicaines et moi nous sommes retrouvées en concurrence pour un stage dans un organisme trinational nord-américain à Montréal. J'avais envoyé mon CV, comme elles, mais elles ont été acceptées et je n'ai pas été retenue. La coordinatrice de mon programme m'a présentée à trois autres partenaires dont les Québécoises n'avaient pas voulu. J'ai alors eu trois options : la Côte-Nord, Magog et Granby. J'ai envoyé ma candidature et fait une première entrevue. J'ai été rejetée. Il me restait deux options…

J'étais vraiment déçue. À ce moment-là, j'étais la seule personne sans stage. Un moment triste, mais j'ai séché mes larmes et me suis préparée trois fois plus pour les deux prochaines entrevues. J'ai demandé de l'aide à la conseillère de l'Université de Sherbrooke. J'ai fait plusieurs essais d'entrevue avec elle, et elle m'a donné des conseils pour renforcer mes atouts et montrer ma volonté de m'impliquer.

Finalement, j'ai été acceptée dans deux organismes. Mon cœur, toujours avide d'aventure, a choisi la Côte-Nord du Québec, à Sept-Îles. Et, grande surprise : deux personnes de ma cohorte nationale partaient aussi pour Sept-Îles! En mars 2024, je suis partie de Sherbrooke pour Sept-Îles.

Sept-Îles, juin 2024 : rires avec mes belles colocataires, Rosalie et Shanny.

Nous avons vécu ensemble toutes les trois pendant six mois, chacune dans un organisme différent. Elles sont devenues des piliers importants dans ma vie, non seulement par leur amitié et leur soutien, mais aussi par la façon dont elles m'ont encouragée à sortir de ma zone de confort et à me reconnecter avec moi-même.

J'y ai emménagé avec mes deux belles colocataires, Rosalie et Shanny, du programme national. Même si nous nous connaissions depuis le début, je n'avais pas eu l'occasion de partager vraiment avec elles. Rosalie, intense et douce, m'a invitée à faire des randonnées, et m'a appris à courir pour le plaisir. Nous avons partagé de très bons moments, entre concerts et exercices. Avec Shanny, j'ai partagé des moments de randonnée, de musique et parfois, des bières après le travail. Nous avons vécu ensemble toutes les trois pendant six mois, chacune dans un organisme différent. Elles sont devenues des piliers importants dans ma vie, non seulement par leur amitié et leur soutien, mais aussi par la façon dont elles m'ont encouragée à sortir de ma zone de confort et à me reconnecter avec moi-même. Ces moments partagés ont été essentiels pour trouver un équilibre dans cette période de transition.

Malheureusement, entre la distance et nos objectifs de vie différents, j'ai perdu l'intérêt pour ma relation à distance avec ma partenaire du Mexique, après deux ans de relation. Après des mois de discussions et de doutes, je me suis sentie prête à y mettre fin. Cela m'a permis de me rapprocher de mes colocataires et de trouver des moments de calme après une année et demie de mouvements constants. Les magnifiques couchers de soleil de Sept-Îles étaient devenus mon rituel : comme une prescription médicale, je m'efforçais de les observer chaque jour. Parfois avec un thé, parfois avec du vin, juste comme à la baie de Chetumal, écrire ou lire. La mer, qu'elle soit chaude ou froide, de l'Atlantique ou des Caraïbes, m'apportait toujours calme et soutien.

J'ai participé à un magnifique projet de restauration des herbiers de zostère marine, dans le golfe du Saint-Laurent. À cause de mon insécurité linguistique, j'exprimais encore mes idées de façon timide, sans me sentir vraiment valorisée. Un jour, la directrice de l'organisme m'a dit : « Lía, tu t'es beaucoup améliorée, nous apprécions ton travail dans l'équipe. » Ces mots simples m'ont réconfortée, car je savais que j'avais toujours cherché à m'améliorer. Pendant mon stage, j'ai eu l'opportunité de participer à des travaux sur l'île d'Anticosti, une île paradisiaque, avec un groupe de l'Université de Rimouski. Ce voyage m'a permis de créer de belles relations, et j'ai découvert que j'avais fait une belle connexion avec ma coordinatrice de projet. Même si les conditions de

l'île étaient rudes — 14 jours sans eau, lumière limitée et travail « non-stop » dans le milieu aquatique — c'était incroyable.

Pendant mon stage, grâce à Tinder, j'ai commencé à parler avec une Libanaise que j'ai trouvée magnétique dès le début! Nous avons commencé à discuter, et bien que nous étions proches géographiquement, nos emplois du temps étaient peu compatibles. Elle était à St. John's! Entre le travail de terrain et ses vacances, nous avons trouvé une semaine pour nous rencontrer. J'ai donc fait le voyage à Terre-Neuve-et-Labrador!

Mon stage touchait à sa fin, ainsi que mon engagement dans la rédaction de mon projet final et l'obtention du diplôme. Une fois de plus, je suis tombée amoureuse. Après cette expérience, je savais que la distance n'était pas facile. Mon organisme m'a même ouvert les portes pour continuer à travailler avec eux! Mais, comme pour toute décision importante, celle-ci a été dictée par mon cœur.

J'ai compris ce que les gens disent : « Quand tu sais, tu sais. » Après deux ans remplis de défis, avec mon français bien meilleur et mon désir de rester au Canada, j'ai fait ma sixième envolée en deux ans. Une fois de plus, j'ai écouté mon cœur, mais ce n'était plus pour les études.

Cela fait maintenant deux mois que je vis à St. John's, avec l'amour de ma vie. Ici, je n'ai même pas remarqué que le français était désormais ma troisième langue tellement je me sens confortable. En train de terminer mon diplôme, je constate que j'ai réalisé mes trois rêves : vivre à l'étranger, parler français et étudier dans ce programme. La vie m'a apporté des obstacles et des péripéties, mais elle m'a aussi donné les bonnes personnes au bon moment.

Adieu à mes amis et à ma famille, avec qui je ne partage plus le quotidien. J'ai donné mon cœur à Morelia, à Guadalajara, à Chetumal, à Sept-Îles, à Sherbrooke et, maintenant, à St. John's. Mon cœur aventureux et courageux, qui maintenant a envie de racines, ouvre une nouvelle porte : celle de la stabilité. Et je suis prête à l'ouvrir.

COLINE TISSERAND

TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR

PAYS D'ORIGINE : FRANCE

Où je vais

Je suis originaire de Fougerolles, un petit village en campagne française. C'est le goût prononcé pour l'aventure, les rencontres et les langues étrangères qui m'a amenée à vivre au Québec, en Allemagne, au Pérou et, aujourd'hui, à Terre-Neuve-et-Labrador. Qui aurait cru qu'un contrat de huit mois à St. John's se transformerait en une aventure canadienne de six ans ? Certainement pas moi! Il m'aura fallu du temps, de la patience, de la curiosité et de la persévérance pour apprivoiser « la Grosse Roche », tout en naviguant à travers l'incertitude des processus d'immigration. L'océan et les côtes escarpées aident à équilibrer et adoucir mon quotidien. Pour l'instant, c'est ici que je me sens à la maison.

Vendredi 6 mai 2022 : des brochettes pour célébrer

Je m'en souviens comme si c'était hier. Les visages souriants et heureux de mes voisins terre-neuviens, de mes amis et amies réunis sur mon balcon autour du BBQ, et dans la maison, à déguster de bonnes brochettes de légumes et de poissons. Le français, l'anglais, et parfois l'espagnol et l'allemand qui se mélangent dans les discussions…

Un sentiment de bien-être qui irradie tout autour de moi. Je me sens soulagée, légère, libérée d'un gros poids auparavant toujours présent dans mon cœur et dans ma tête. Je ne peux m'arrêter de sourire et de répéter : ça y est, je suis résidente permanente canadienne!

Fini la paperasse pour renouveler un permis d'étudiant, demander un permis de travail, un visa de touriste ou une extension de séjour. Fini d'attendre des réponses, la boule au ventre, ainsi que de perdre et retrouver mon assurance maladie au gré de ces papiers et de leur durée.

OUF! Je suis résidente permanente du Canada depuis le 28 avril 2022. Résidente de la province de Terre-Neuve-et-Labrador, de sa capitale, St. John's, plus précisément. Un gros pas vers l'avant. Je ressens un sentiment de bien-être dans tout mon corps chaque fois que je me remémore cette célébration de ma résidence permanente avec ceux que j'aime.

Avant d'en arriver là

Si on m'avait dit lors de mon arrivée en août 2018 que, six ans plus tard, je serais encore sur cette île, dans la province la plus à l'est du Canada, je n'y aurais pas cru une seconde!

Mais alors, pourquoi Terre-Neuve ? *What brought you here?* C'est la question que j'entends le plus souvent, même après six ans dans la province. Qu'elle soit posée par des locaux ou par des touristes de passage, le ton est le même : intrigué et étonné. Que fait donc une Française sur cette île rocailleuse depuis six ans ? Les Français expats, on les retrouve normalement dans la Belle Province, sur le Plateau à Montréal, non ?

Un sentiment de bien-être qui irradie tout autour de moi. Je me sens soulagée, légère, libérée d'un gros poids auparavant toujours présent dans mon cœur et dans ma tête. Je ne peux m'arrêter de sourire et de répéter : ça y est, je suis résidente permanente canadienne!

Car il ne faut pas se le cacher, la province de Terre-Neuve-et-Labrador n'est pas un choix de destination des plus populaires et des plus sexy pour des immigrants au Canada. Le vent souffle souvent très fort ici (des bourrasques souvent dans les 50 à 70 km/h, qui dépassent à l'occasion les 100 km/h), les vols coûtent chers pour entrer (ou sortir!) de la province et il faut endurer l'hiver et l'absence de lumière environ huit mois par année…

What brought you here? Ma réponse reste presque toujours la même : c'est le vent qui m'a déposée ici… Autrement dit, le hasard.

La piqûre

Une chose n'est pas due au hasard dans ce projet : le goût pour l'aventure, le voyage, la découverte de l'Autre et de l'Ailleurs.

Avant d'aller plus loin, je rembobine. En juillet 2014, j'ai 19 ans et je prends l'avion pour la première fois. Destination : Saïgon (Hô Chi Minh-Ville), au Vietnam. Avec ma grande sœur Marion, je vais rendre visite à mon autre grande sœur, Adèle, qui étudie alors quelques mois là-bas.

L'appréhension des premiers jours dans ce nouveau pays asiatique fera progressivement place à une révélation pour moi : loin de Fougerolles (Franche-Comté), mon petit village de 5 000 habitants, d'autres personnes ont une vie complètement différente de la mienne, parlent une langue incompréhensible, mais fascinante à mes oreilles, mangent des plats inconnus et savoureux, et vivent dans des paysages qui ne ressemblent en rien à ce que je connais. Comment ça, je ne suis pas sortie de chez moi plus tôt? Comment ça, j'avais peur de tout cet inconnu?

Vous l'aurez compris, pour le dire en quelques mots : me voilà atteinte de la piqûre du voyage! Au retour du Vietnam, alors que j'entre en deuxième année de licence bilangue-biculture en allemand et anglais, je n'ai envie que d'une chose : trouver un moyen d'intégrer le voyage à ma vie, pour découvrir d'autres pays et, aussi, pour me découvrir. *J'en profite ici pour remercier mes sœurs et ma mère, sans qui ce voyage au Vietnam ne serait sûrement pas arrivé dans ma vie!*

Et ce moyen, c'est un programme d'échange du Bureau de coopération interuniversitaire (précédemment la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec ou CREPUQ) qui permet à des étudiants français d'étudier au Québec en payant les mêmes frais universitaires qu'en France. Un programme qui me permettrait d'obtenir mon diplôme de licence français, même en étant à l'étranger, en validant des équivalences universitaires québécoises pour finir ma troisième année. Le pourcentage d'acceptation est bas, mais mon nom figure parmi les personnes sélectionnées, et c'est donc parti pour le grand saut!

Ce que je sais, c'est que depuis mon passage au Québec, j'avais l'impression que je n'en avais pas vraiment fini avec le Canada, qu'il me restait encore des choses à vivre et à découvrir dans cet immense pays! « Je n'en ai pas fini avec Toi », me disais-je souvent en pensée.

Bonjour le Canada!

Mes premiers pas au Canada se feront dans la ville de Québec, d'août 2015 à mai 2016 en tant qu'étudiante internationale à l'Université Laval. Comme beaucoup de Français, je tombe en amour avec le Québec, son humour, sa culture, sa littérature, son cinéma, ses artistes musiciens, son histoire particulière, ses paysages, son automne coloré et son hiver qui pique, ses puddings chômeur et sa tire d'érable, et après ces dix mois, je me promets de trouver un moyen pour y retourner, plus tard, quand je le pourrai…

Avant ce « plus tard », c'est un emploi d'assistante de langue française (équivalent au programme Odyssée pour les moniteurs de langue française au Canada) dans la ville de Francfort-sur-le-Main, en Allemagne, qui m'attend pour un an (et que je renouvellerai finalement pour une année supplémentaire). Petite parenthèse ici : ironiquement, la ville où j'ai grandi en France est à environ une heure de l'Allemagne, mais c'est au Québec, en discutant avec des amis étudiants québécois de ma classe d'allemand, que j'éprouve le besoin d'aller découvrir l'Allemagne. En me parlant de leur propre expérience dans ce pays, ils m'ont donné le goût et l'envie d'aller vivre là-bas pour quelque temps!

De 2016 à 2018, je mène donc une vie européenne, ponctuée de beaucoup de premières fois : premier vrai job, premier pas dans un quotidien presque totalement en langues étrangères (allemand et parfois anglais) et premier amour. Malgré toutes ces belles premières et ce quotidien allemand riche en découvertes et en moments heureux, le mot Canada reste dans un petit coin de ma tête.

« Je n'en ai pas fini avec Toi »

Je n'en démords pas, je veux trouver un moyen d'aller « là-bas »... Pas seulement pour quelques mois, avec un visa de touriste au Québec, comme je le fais durant l'été 2017, mais à travers un projet professionnel de plus longue durée.

Pourquoi ce désir qui persiste? Encore aujourd'hui, je ne peux pas vraiment me l'expliquer. Est-ce simplement une espèce d'intuition, le fameux *gut feeling*

Découvrir, Torbay, avril 2019 : une de mes premières fois en kayak de mer à la découverte d'un voyageur venu de l'Arctique.

comme on dit — un sentiment dans les tripes? Cette impulsion de jeunesse qui vous saisit au bond? Une envie floue, diffuse, que l'on veut absolument rendre concrète?

Ce que je sais, c'est que depuis mon passage au Québec, j'avais l'impression que je n'en avais pas vraiment fini avec le Canada, qu'il me restait encore des choses à vivre et à découvrir dans cet immense pays! « Je n'en ai pas fini avec Toi », me disais-je souvent en pensée.

« La jeunesse est une fraction de folie »

Je ne sais plus dans quel contexte, mais je découvre que le programme d'assistante de langue française auquel je participe en Allemagne a son équivalent au Canada dans les provinces anglophones. Je ne fais ni une ni deux et pose ma candidature en décembre 2017.

Dans cette candidature, il faut notamment faire trois vœux de provinces par ordre de préférence. Mon premier vœu est la Colombie-Britannique, dont on m'a beaucoup parlé, notamment à cause de ses paysages grandioses, les possibilités de plein air, la diversité culturelle et une certaine conscience écologique. Pour mes vœux deux et trois, je ne sais pas grand-chose des autres provinces, alors je choisis un peu au hasard, par intuition et sans trop y réfléchir, car, dans ma tête, je suis persuadée que ce sera la Colombie-Britannique. Et donc cela donne, vœu 2 : Terre-Neuve-et-Labrador. Vœu 3 : Ontario.

Quand je repense à ce classement ou que je raconte cette histoire aujourd'hui, j'avoue que je ne m'explique pas vraiment ces vœux très aléatoires. Avec

quelques années de plus (j'avais 22 ans en 2017, j'en ai 29 aujourd'hui), je me trouve un peu folle, naïve et inconsciente de ne pas avoir pensé plus à ces options et aux provinces anglophones qui m'auraient le plus correspondu!

Aujourd'hui, je sais bien à quel point chaque province est différente au niveau de la culture, des paysages et du climat, je sais que toutes ont leurs avantages et leurs inconvénients, et je ferais un choix plus rationnel! Mais en 2017, il faut croire que c'est la folie de la jeunesse qui me pousse à écrire Terre-Neuve-et-Labrador! Je me souviens que j'avais trouvé le nom exotique et intrigant, et sa position géographique au bout du monde, très attrayante pour une nouvelle aventure.

Vous commencez certainement à comprendre pourquoi, en réponse à la question « Mais pourquoi Terre-Neuve? », je réponds que c'est le hasard qui m'a menée ici.

Terre-Neuve-et-Labrador : pourquoi pas ?

Le hasard, mais aussi l'inattendu, car en mars 2018, la réponse à ma candidature est négative. Comme j'en suis déjà à ma deuxième année d'assistanat avec un programme allemand similaire, je ne suis pas prioritaire pour le Canada. On me place donc sur une liste d'attente. Je me souviens de m'être sentie dépitée et un peu perdue : mon contrat à Francfort va finir en mai de la même année et je ne sais plus trop vers où m'enligner pour la suite. Rester en Allemagne et trouver un autre *job*? Retourner en France pour faire ma deuxième année de *master*? En effet, je faisais à ce moment-là une maîtrise de français langue étrangère (FLE) à distance avec une université française en même temps que mon travail d'assistante.

Une période d'incertitude et de vide. Je sais que c'est un luxe d'avoir plusieurs options, plusieurs chemins qui s'offrent à soi, de ne pas être forcée de quitter ou de rester à un endroit, mais je suis terrorisée par toutes ces options... Je sens alors que ma place n'est plus dans la grande ville de Francfort et non plus auprès de mon amoureux allemand, avec qui je vis une relation qui ne nous épanouit plus.

Bien que cela fasse six ans, je me souviens exactement de la scène du 19 avril 2018. Je suis assise sur mon lit, en train d'écrire une lettre de

Une période d'incertitude et de vide. Je sais que c'est un luxe d'avoir plusieurs options, plusieurs chemins qui s'offrent à soi, de ne pas être forcée de quitter ou de rester à un endroit, mais je suis terrorisée par toutes ces options...

S'entourer, Beachy Cove, octobre 2024 : des amies et des femmes qui m'aident à me sentir ancrée à Terre-Neuve.

motivation en allemand pour faire un service civique dans une crèche berlinoise, quand je reçois un appel d'un numéro inconnu. On m'appelle pour m'annoncer qu'il y a eu un désistement pour le programme d'assistanat au Canada, mais qu'il ne s'agit pas d'un poste en Colombie-Britannique, mon premier choix. C'est à l'Université Mémorial, à St. John's, dans la province de Terre-Neuve-et-Labrador, qu'on m'offre de travailler comme monitrice de langue. On me donne une journée pour réfléchir.

Quand je raccroche, je m'exclame à haute voix : « C'est où ça, Terre-Neuve-et-Labrador? » Je ne me souviens même plus d'avoir sélectionné cette province dans mes vœux. La carte du Canada apparaît sous mes yeux. Une partie de la province, c'est une île? Intéressant! L'océan? Pourquoi pas vivre sur la côte? Le nom Terre-Neuve-et-Labrador m'intrigue et m'inspire. Je lis en diagonale qu'on peut parfois apercevoir des icebergs au large des côtes terre-neuviennes. Accoudée à ma fenêtre, j'appelle ma mère pour lui demander son avis. Sa réponse : « Pourquoi pas? Qu'est-ce que tu as à perdre? Tu n'as pas encore de plans pour rester en Allemagne, et puis c'est un emploi dans le domaine FLE, qui t'intéresse. Fonce! » J'ai la meilleure maman du monde. Elle aurait pu me dissuader d'aller si loin, elle savait que la distance entre nous s'agrandirait, mais elle m'a donné le coup d'épaule final pour tendre vers le oui. (Merci, maman!)

Ces quelques minutes changeront à tout jamais la suite de mon existence : j'accepte le poste, et c'est parti pour une nouvelle aventure.

Les difficiles premiers pas

Le 28 août 2018, je pose donc les pieds à St. John's, Terre-Neuve, accueillie par ma colocataire, rencontrée en ligne, avec des papiers d'immigration en règle pour dix mois et des rêves de grands espaces et d'aventures dans mes poches. Prête à tout recommencer…

Dans ma tête à l'époque, retourner au Canada équivalait à retourner au Québec. Mon idée idéalisée de l'aventure et du Canada s'est donc heurtée très rapidement à la réalité terre-neuvienne. Par exemple, si j'avais fait quelques recherches avant de partir, j'aurais pu apprendre entre autres que Terre-Neuve est l'un des endroits les plus brumeux au monde ou, encore, que St. John's est la ville la plus venteuse au Canada… Ces recherches auraient peut-être rendu mes débuts moins difficiles et m'auraient évité certains désenchantements. Ah, jeunesse, quand tu nous tiens!

Je me revois en train de marcher dans les rues au lendemain de mon arrivée, complètement perdue et en pleine réalisation avec ce genre de pensées : « Ah oui, c'est l'Amérique du Nord ici, on le ressent vraiment plus qu'au Québec. Tous ces gros *pick-up* et le monde qui se déplace presque seulement en voiture! C'est quoi cet anglais incompréhensible? Le ciel est si lourd et gris! Etc. »

J'avais pourtant vécu cette arrivée en terre inconnue plusieurs fois par le passé, mais on dirait que j'avais oublié le choc culturel du début, les frustrations, le jugement et l'incompréhension. Pourtant, j'avais bien lu ce passage sur le site de Bureau de la vie étudiante de l'Université Laval à mon arrivée au Québec, trois ans plus tôt : « Le choc culturel peut être représenté par une courbe divisée en quatre grandes étapes : lune de miel, confrontation, ajustement et aisance biculturelle. Ces étapes se mélangent, s'entrecroisent et ont une durée différente selon les personnes. » Comment ai-je pu l'oublier en 2018?

Avec le recul, je réalise que mes premiers mois de choc culturel se sont faits dans la confrontation et la comparaison avec ma vie d'avant et d'ailleurs. Mes principaux défis à mon arrivée : je me sens seule, je ne comprends rien à l'accent terre-neuvien et aux codes culturels anglophones, je déteste devoir

Si j'avais fait quelques recherches avant de partir, j'aurais pu apprendre entre autres que Terre-Neuve est l'un des endroits les plus brumeux au monde ou, encore, que St. John's est la ville la plus venteuse au Canada… Ces recherches auraient peut-être rendu mes débuts moins difficiles et m'auraient évité certains désenchantements.

Mur de neige, St. John's, mars 2024 : pelleter la neige encore et encore, une réalité de l'hiver terre-neuvien!

acheter une voiture parce que le système de transport collectif est terrible et se déplacer à vélo est compliqué, je suis frustrée par le manque de tri, l'absence de compost et l'utilisation très généralisée de tasses et vaisselles jetables, et la bouffe est souvent très grasse et très salée. Bref, mes valeurs et mes repères sont chamboulés. Mon lieu de vie n'est finalement pas optimal : il fait extrêmement froid dans la maison que je loue en colocation, ma chambre n'a qu'une toute petite fenêtre qui donne sur un mur, ma colocataire, bien que très gentille, passe la plupart du temps dans sa chambre et ne prend pas ses repas en ma compagnie… Je choisirai finalement de déménager quelques mois plus tard pour pouvoir avancer et aller mieux.

Mon expérience en tant que monitrice de langue commence également difficilement. Je me retrouve toute seule dans mon poste car les deux autres assistants se sont désistés à la dernière minute, la personne responsable des assistants est en année sabbatique et, il arrive qu'aucun étudiant ne se présente à mes cours de conversation, qui ne sont pas obligatoires dans leur cursus.

Et surtout, la météo terre-neuvienne se révèle rapidement à mes yeux, après quelques belles semaines d'automne : du vent à en perdre la tête, des tempêtes qui font craquer les murs, un temps froid et humide, beaucoup de brouillard et très peu de soleil.

En faisant ce processus d'écriture, j'ai d'ailleurs retrouvé des textes écrits quelques semaines après mon arrivée qui révèlent à quel point mes premiers pas sont difficiles et certaines découvertes sur mon nouveau chez-moi, un peu déroutantes. J'en livre quelques passages ici, car ils donnent une bonne idée de mon état d'esprit à mon arrivée.

Je ne cacherai pas que j'ai failli tout lâcher après ma session d'automne et repartir en Europe. Je veux montrer qu'un processus d'immigration n'est pas tout rose. Que les premiers pas restent souvent durs, surtout quand on part seul ou seule, sans réseau de soutien dans son nouveau chez-soi.

« Une première impression, peut-être un jugement trop rapide, semble le vide que ressentent les habitants ici. La vie est dure. Il fait gris, froid, 8 mois sur 12. Il n'y a pas de job. On est pauvre. On boit. On ne sait pas cuisiner et il y a beaucoup d'obésité, marcher semble alors un défi ultime. Les visages sont tristes, ridés, les habits fatigués.

Mais il y a une gentillesse, le cœur sur la main "Good morning", "Hi", des regards échangés. On se serre les coudes, je crois, on aide, et sans compter. "All the humans are good, here too", me dit un passant rencontré au centre-ville. […] N'y aura-t-il que du négatif? Est-ce que je vais m'arrêter à cette étiquette "nord-américaine" et ne pas creuser? Je me perds, je ne sais plus.

[…]

Ici il n'y a rien à faire, la ville est petite, et il pleut, il fait gris et froid souvent alors si tu n'aimes pas la nature et l'extérieur, tu restes chez toi, dans ta chambre, avec Netflix, à faire des jeux vidéo, à boire… ou fumer du pot. Pis si tu veux, le week-end tu vas à George Street pour boire, t'occuper quoi, faire quelque chose', me dit le jeune étudiant Sam, qui apprend les langues pour pouvoir voyager.

Cela explique mes premières impressions, mon rejet : il faut trouver une manière de s'occuper, de passer le temps, d'oublier? Je comprends un peu mieux. Beaucoup de jeunes ont envie de quitter l'île. Finir les études ici parce que c'est le moins cher et puis partir. Pour l'Europe? Ou ailleurs, mais partir. "Y'a pas d'avenir ici" ... le gouvernement fait n'importe quoi, l'économie va mal, et puis tout est cher.

L'île, l'isolement, la rudesse, et puis tout ça. Et pourtant les paysages sont à couper le souffle. Avec ou sans argent, les vagues de l'océan continuent de se fracasser violemment contre la côte. La côte qui reste fière, comme un roc… Même si tout va mal pour l'économie ; ces magnifiques paysages... restent. Il y a même des couples d'aigles qui nous regardent de haut. »

Un pas après l'autre, parc national du Gros-Morne, juillet 2022 : la traversée des monts Long Range, un de mes plus beaux souvenirs terre-neuviens!

Un roc à apprivoiser

Si je vous écris depuis St John's, Terre-Neuve, six ans plus tard, vous aurez bien compris que j'ai dépassé ces premières impressions négatives, ce choc culturel, ces doutes et ce rejet. Je ne le cacherai pas, ça m'a pris du temps à apprivoiser et comprendre cette île, sa météo, ses habitants et leurs habitudes. Je ne cacherai pas que j'ai failli tout lâcher après ma session d'automne et repartir en Europe. Je veux montrer qu'un processus d'immigration n'est pas tout rose. Que les premiers pas restent souvent durs, surtout quand on part seul ou seule, sans réseau de soutien dans son nouveau chez-soi.

Progressivement pourtant, j'ai réussi à me créer une belle routine, à faire mon trou comme on dit. Acheter une voiture m'a permis de partir régulièrement en randonnée sur le Sentier de la côte Est — la *East Coast Trail* : 300 km de sentiers le long de la côte, accessibles rapidement depuis St. John's. Me retrouver en nature, sur le bord de l'océan avec des paysages à couper le souffle, des vagues rugissantes, et si peu de monde, m'a fait un bien fou à l'âme et m'a aidée à me sentir un peu plus chez moi ici. J'ai commencé à écrire comme pigiste pour le *Gaboteur*, le journal francophone de la province, et pouvoir utiliser ma plume m'a fait le plus grand bien. Un moyen de mieux comprendre ma province d'adoption également.

Je me suis aussi découvert un intérêt pour la cueillette de petits fruits — bleuets, airelles et canneberges — et d'autres sortes de plantes comestibles

Dans cette salle d'escalade, j'ai aussi fait la connaissance d'un charmant et intéressant Québécois, Maxime… avec qui je partage ma vie depuis cinq ans maintenant! Il y a aussi une belle et affectueuse minette, Charlotte, qui habite avec nous depuis trois ans : elle m'aide à passer à travers le brouillard et les doutes. Alors oui, malgré tout, je l'aime quand même cette grosse roche terre-neuvienne!

qu'on trouve sur les sentiers de randonnée. J'ai commencé à faire du kayak de mer et à me prendre de passion pour cette activité, car je me sens si bien sur l'eau, je me sens libre. Je découvre les côtes de mon île d'une autre manière et je croise le chemin de phoques, de baleines ou de macareux pendant chaque été. J'ai rapidement réalisé que l'accès à la nature est si facile et incroyable ici, alors que je vis dans une capitale! La faible densité de population m'a vite beaucoup plu : je peux me retrouver toute seule face à l'océan, à 15 minutes de voiture de St. John's!

J'ai aussi progressivement rencontré des personnes avec qui ça cliquait, ce qui a aidé à me sentir plus chez moi! C'est grâce notamment à mes débuts dans la salle d'escalade de la capitale que j'ai commencé à me créer un réseau de connaissances et d'amis qui me correspondaient. Je ne cache pas que beaucoup étaient des CFA (*Come From Away*, expression utilisée pour désigner les personnes qui ne sont pas de Terre-Neuve) comme moi, sûrement parce qu'on partageait certains défis et une réalité terre-neuvienne assez similaire. Dans cette salle d'escalade, j'ai aussi fait la connaissance d'un charmant et intéressant Québécois, Maxime… avec qui je partage ma vie depuis cinq ans maintenant! Il y a aussi une belle et affectueuse minette, Charlotte, qui habite avec nous depuis trois ans : elle m'aide à passer à travers le brouillard et les doutes. Alors oui, malgré tout, je l'aime quand même cette grosse roche terre-neuvienne!

De huit mois à six ans…

Même après avoir pris mes marques, rien n'était écrit que je resterais plus longtemps à Terre-Neuve puisque mon contrat se terminait en mai 2018. Grâce à une collègue, j'ai découvert un baccalauréat en éducation de trois sessions à l'Université Mémorial qui me permettrait d'obtenir mon certificat d'enseignement pour pouvoir travailler dans les écoles intermédiaires et secondaires de la province. L'idée a fait rapidement son chemin, j'ai postulé

Collation des grades, St. John's, 23 juin 2022 : entourée de mon partenaire et de ma maman, qui a fait le voyage de France pour me voir recevoir mon diplôme. La cérémonie a été retardée de deux ans à cause de la COVID.

à la dernière minute, après la date butoir, et à ma grande surprise, j'ai été acceptée!

Malgré toutes les difficultés à apprivoiser Terre-Neuve, j'ai décidé de rester sans hésiter : je n'avais pas envie de refaire mes valises pour repartir ailleurs et tout recommencer. La suite de l'histoire peut se raconter à travers mes différents permis d'immigration :

- Un visa de touriste pour pouvoir rester durant l'été 2019 et en profiter pour finir ma maîtrise à distance (ma recherche sur le terrain avait pour objet les programmes d'immersion françaises à Terre-Neuve-et-Labrador) ;
- Un permis d'étude de septembre 2019 à décembre 2020 pour faire le programme en éducation de l'Université Memorial (et oui, j'ai fait partie de ceux qui ont dû passer aux cours en ligne à cause de la COVID) ;
- Un permis de travail postdiplôme d'un an pour me donner le temps de trouver un travail à St. John's.

J'ai reçu ce dernier permis alors que la COVID faisait partie de notre quotidien depuis plus de dix mois. Je ne me voyais pas commencer à enseigner dans des classes en étant en ligne! Le hasard a fait qu'on m'a proposé le poste de rédactrice en chef du *Gaboteur* par intérim pour une durée d'un an. Jamais je n'aurais pensé travailler comme journaliste, et encore moins comme rédactrice en chef! En France, sans études dans le domaine, cela aurait été inimaginable. Pigiste depuis plus d'un an, j'avais commencé à aiguiser ma plume et à me former en observant les autres journalistes de l'équipe. J'ai vécu une expérience unique, formatrice et très enrichissante, malgré tous les défis que présente une publication aux deux semaines en petite équipe.

Et surtout, ce contrat d'un an m'a ouvert les portes de la résidence permanente! Encore une fois, la COVID a eu du bon pour moi à ce moment-là. Le fédéral avait alors ouvert temporairement une voie d'accès de la résidence temporaire à la résidence permanente avec un programme réservé aux francophones. Leur but? Augmenter le nombre de francophones hors Québec! Comme par miracle, je cochais tous les critères, dont le fait de parler français, de résider dans une province hors Québec, d'avoir un diplôme canadien et de détenir un contrat d'un an au moment de demander le permis. C'était comme si toutes les planètes s'alignaient.

J'ai soumis ma demande le 2 décembre 2021 (un mois avant l'expiration de mon permis postdiplôme) et cinq mois plus tard, le 28 avril 2022, j'apprenais que j'étais désormais résidente permanente du Canada. Ces mois d'attentes ont été des mois de doutes, d'angoisses et d'incertitude. Je réalise à quel point je suis chanceuse d'avoir obtenu ma résidence aussi rapidement et sans trop d'encombres!

Avec ce bout de papier entre les mains, je me suis enfin sentie plus libre mentalement et dans ma vie quotidienne, notamment libre de pouvoir choisir un emploi sans être bloquée par un permis de travail fermé! Tout cela a ouvert la porte à des expériences que je n'aurais jamais imaginé de vivre avant d'arriver ici. J'ai pu explorer différentes opportunités professionnelles : j'ai été chroniqueuse-collaboratrice à Radio-Canada, guide touristique en français et en allemand, tutrice de français langue seconde, traductrice et interprète ponctuelle, professeure remplaçante au sein des conseils scolaires anglophone et francophone, journaliste pigiste au *Gaboteur*, sans oublier un détour de six mois par le Pérou pour enseigner aux adultes à l'Alliance française. St. John's est un petit monde et j'ai donc rapidement pu tisser un réseau de contacts professionnels pour naviguer à travers toutes ces belles opportunités.

Depuis un an, je suis chargée des services en français pour les bibliothèques publiques de Terre-Neuve-et-Labrador, et je partage ma passion pour le français, la littérature et les cultures francophones à travers des programmes gratuits pour tous les âges. Anglophones, francophones et nouveaux arrivants se rencontrent dans cet espace, et je me sens vraiment fière de participer à la création de ponts entre tous ces humains à travers de belles initiatives communautaires.

So you are home now…

« *And you are here for good*? » Aujourd'hui, c'est souvent une question que je me fais poser au détour d'une conversation, surtout quand je précise que c'est ma sixième année ici. Sur cette grosse roche battue par les vents, il n'est pas rare que les CFA comme moi soient des oiseaux migrateurs : ils font leurs nids pour quelque temps puis repartent vers d'autres horizons. D'où cette question qui revient souvent dans les discussions.

Petty Harbour : cueillir bleuets, canneberges, chicoutais... chaque mois d'été a sa baie à découvrir et à récolter. Cette activité est devenue essentielle à mon équilibre.

Ici pour toujours? Je ne sais pas. Ici pour un petit bout, c'est certain. Je sais que je vais pouvoir demander la citoyenneté canadienne dans quelque temps, ce que je compte bien faire. Je sais aussi que j'ai 30 ans l'année prochaine et que j'ai encore la bougeotte.

Ici pour un temps, et après, on verra bien… Et puis comme le dit le groupe La Rue Ketanou, si je le savais, est-ce que c'est bien là ensuite que j'irais? C'est avec leurs paroles que je m'arrête ici :

> « Je ne sais pas où je vais
> Oh ça, je ne l'ai jamais bien su
> Mais si jamais je le savais
> Je crois bien que je n'irais plus[1] »

P.S. Merci d'avoir voyagé avec moi à travers ces pages pour découvrir à quoi peut ressembler le chemin d'une immigrante dans la province la plus à l'est du Canada. Bon vent à vous!

1 Interprètes : La Rue Ketanou, Titre : *Où je vais*, Album : En attendant les caravanes, 2000.

MENEL BEN-TAHER

TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR

PAYS D'ORIGINE : TUNISIE

Chercheuse de bonheur : une Tunisienne au pays des neiges

Mon nom est Menel, je suis tuniso-canadienne, installée depuis trois ans dans la belle province de Terre-Neuve-et-Labrador. Bien que ma première passion fut la science, j'ai décidé depuis quelques années maintenant de me dévouer à la gestion de projets communautaires défendant les minorités visibles ou linguistiques et à me réorienter vers les ressources humaines, spécifiquement l'attraction et la rétention de talents pour les grandes industries canadiennes.

Les premiers pas d'une chercheuse

Petite, je rêvais déjà de faire avancer la science, de comprendre les mystères du corps humain et d'améliorer la santé des générations futures. En 2014, ce rêve m'a finalement menée à entreprendre une recherche de doctorat sur la caractérisation de la flore bactérienne chez les nouveaux-nés allaités exclusivement au sein.

Je me souviens de la première fois que j'ai plongé dans la documentation scientifique sur la flore intestinale et l'importance de l'allaitement. Cette documentation était considérable, mais il me manquait une perspective locale, une compréhension des pratiques tunisiennes et de leurs impacts, surtout face à l'augmentation du nombre de mamans qui laissaient tomber l'allaitement au sein pour le lait formulé parmi la jeune génération. J'ai donc décidé d'approfondir la question. Mon ambition était de contribuer à ce domaine encore peu exploré dans mon pays.

Chaque jour, je passais des heures dans les laboratoires de l'université, entourée d'articles scientifiques, de microscopes et de cultures bactériennes. Mes collègues me regardaient avec curiosité. Certains pensaient que je perdais mon temps sur un sujet jugé trop pointu, mais, pour moi, c'était bien plus que cela. Je voulais démontrer que l'allaitement au sein pouvait jouer un rôle crucial dans le développement de la flore intestinale, posant ainsi les bases d'une meilleure santé pour les bébés.

Après des mois de travail acharné, les résultats de mes recherches ont commencé à prendre forme. J'ai réussi à isoler des bactéries avec un pouvoir antimicrobien intéressant. Chaque découverte me remplissait d'enthousiasme, mais je savais que ce n'était que le début! Je voulais partager mes résultats avec le monde entier, inspirer d'autres jeunes scientifiques à explorer des pistes similaires.

Le rêve de l'étranger : quand la passion dépasse les contraintes financières

Mes directeurs de recherches, d'abord sceptiques, ont finalement reconnu l'importance de mes travaux. J'ai eu l'opportunité de présenter mes résultats lors d'une conférence nationale. En voyant l'intérêt des autres chercheurs, j'ai réalisé que j'étais sur la bonne voie. Mon ambition, portée par la passion et le

Chaque découverte me remplissait d'enthousiasme, mais je savais que ce n'était que le début! Je voulais partager mes résultats avec le monde entier, inspirer d'autres jeunes scientifiques à explorer des pistes similaires.

Éloignée de ma famille, de mes amis et de mon « chum », j'ai déchanté dès les premières semaines. Malgré la distance, je faisais de mon mieux pour garder bien vivante ma relation avec mon copain, mais le décalage horaire était un vrai casse-tête!

désir d'aider les autres, prenait enfin forme, mais je n'arrivais pas à prouver la corrélation entre l'allaitement exclusif au sein et l'enrichissement de la flore intestinale chez les nouveaux-nés faute de moyens suffisants dans mon pays d'origine.

Mon professeur m'a donc encouragée à postuler pour des stages à l'étranger grâce à une bourse d'excellence que j'ai réussi à obtenir et, bien que des opportunités se sont offertes à moi en Suisse, en France, au Japon et au Brésil, mon cœur a penché pour le Québec, au Canada, pour la facilité de communication, mais aussi pour la différence culturelle enrichissante.

Menel déteste la neige!

Quand je suis arrivée au Canada, j'étais prête à conquérir le monde scientifique. Mais le monde avait d'autres projets pour moi. La première chose qui m'a frappée, c'était la barrière linguistique. Le français québécois? C'était comme si on m'avait demandé de traduire du chinois! À l'école, on m'avait appris à dire « bonjour », pas « allô! ». J'étais là, perdue dans un océan de « tabarnaks » et de « maudits », et je me demandais si je devais répondre par un « oui » ou un « c'est tigidou! ».

Éloignée de ma famille, de mes amis et de mon « chum », j'ai déchanté dès les premières semaines. Malgré la distance, je faisais de mon mieux pour garder bien vivante ma relation avec mon copain, mais le décalage horaire était un vrai casse-tête! Chaque appel se transformait en un sketch comique, d'autant plus que j'ai réussi très vite à m'imprégner de l'accent québécois, ce qui le faisait marrer.

Et puis, il y avait la neige. Ah, la neige! Je l'avais vue une fois à cinq ou six ans, et mes lointains souvenirs étaient beaux, car je me rappelais juste comment les flocons tombant du ciel caressaient mon petit visage.

Mais quand la toute première tempête de neige a frappé — et encore, ce n'était pas plus de deux ou trois centimètres de neige au sol —, j'ai plié bagage à la vitesse de l'éclair. « Cher stage de recherche, désolée, mais je préfère les palmiers de ma Tunisie à ce froid polaire! » Pourtant, mes résultats étaient prometteurs. Mais pour moi, rien ne valait la chaleur de ma terre natale. Adieu, Canada, rebonjour, soleil!

Les rebondissements ne s'arrêtent toutefois pas là!

De retour au pays, les retrouvailles avec ma famille, mes amis et mon copain m'ont réchauffé le cœur. Cependant, j'ai ressenti rapidement le fameux « choc du retour ». Les différences culturelles, l'écart entre les rythmes de vie et les mentalités me semblaient plus marqués qu'avant. En observant mon environnement proche, j'ai réalisé que ma vision du monde avait évolué. Les échanges avec d'autres universitaires et les rencontres au Canada m'ont confrontée à de nouvelles idées, mais m'ont aussi initiée à un mode de vie qui me manque. Je me suis alors sentie tiraillée entre deux mondes : celui de ma terre natale et celui que m'a fait découvrir ma passion pour la recherche. Ce décalage me rappelle que le voyage ne se limite pas aux distances parcourues, mais aussi aux transformations intérieures.

Renaître sous la neige : un chemin de recherche retrouvé

Après plusieurs mois de réflexion, je prends une décision déterminante : revenir au Canada pour poursuivre ma passion de la recherche scientifique. Ce choix, mûrement réfléchi, ne naît pas d'un simple désir de retrouver le confort de la vie universitaire ou de renouer avec le monde scientifique, mais plutôt d'une véritable envie de m'investir davantage dans un domaine qui m'a toujours animée et de m'installer dans un pays dont les valeurs s'alignent avec les miennes. Mon travail en Tunisie, bien qu'enrichissant, ne me permettait pas d'explorer pleinement le potentiel de mes recherches, et je savais que je ne pouvais pas rester à l'étape où je m'étais arrêtée.

Je choisis donc de m'inscrire à un programme de doctorat dans la même université où j'avais effectué mes stages de recherche, un endroit qui, bien que marqué par une première expérience difficile avec le climat et les différences culturelles, représente désormais pour moi une terre d'opportunités : Québec, devenue ma ville de cœur! Je sais que la recherche ici, avec ses ressources modernes et son approche collaborative, m'offrira les moyens de poursuivre mes travaux, mais aussi de repousser les frontières de la science, tout en intégrant une communauté scientifique dynamique.

Je me suis alors sentie tiraillée entre deux mondes : celui de ma terre natale et celui que m'a fait découvrir ma passion pour la recherche. Ce décalage ma rappelle que le voyage ne se limite pas aux distances parcourues, mais aussi aux transformations intérieures.

Dans cette nouvelle étape de ma vie, je retrouve un équilibre entre ma carrière scientifique et ma vie personnelle. J'ai le temps de mûrir. Je sais mieux gérer mon temps et mes priorités. Je suis devenue plus résiliente, capable de faire face aux obstacles extérieurs avec calme et confiance.

Cette fois, je suis prête à affronter les défis du quotidien avec une vision plus claire et plus sereine. L'élément qui me terrorisait autrefois, la neige, devient désormais une sorte de symbole de mon engagement et de ma résilience. Je me sens totalement en paix avec l'idée que les hivers québécois, que je redoutais tant, font partie intégrante de cette expérience que j'ai choisie de vivre pleinement. J'ai pris le temps de me préparer mentalement à cette saison rigoureuse. Plutôt que de la fuir, je l'aborde cette fois comme un défi à relever. J'ai surtout appris à m'équiper et à bien m'habiller pour la saison, à m'adapter et à apprécier la beauté glacée des paysages enneigés, à savourer les plaisirs simples de l'hiver canadien, comme les soirées au coin du feu et les longues promenades en raquettes sous les flocons.

Dans cette nouvelle étape de ma vie, je retrouve un équilibre entre ma carrière scientifique et ma vie personnelle. J'ai le temps de mûrir. Je sais mieux gérer mon temps et mes priorités. Je suis devenue plus résiliente, capable de faire face aux obstacles extérieurs avec calme et confiance. Mon retour au Canada ne marque pas seulement la reprise de ma passion pour la recherche, mais aussi une nouvelle version de moi-même : une Menel plus forte, plus déterminée et surtout, prête à s'épanouir dans un environnement où ses rêves scientifiques pourront enfin se concrétiser.

Cependant, ce choix n'a pas été sans conséquences. J'ai dû faire face à une perte au niveau personnel : mon copain, qui avait pourtant toujours soutenu mes ambitions, a brusquement rompu avec moi!

Après quelques mois passés à m'épanouir à Québec avec mes nouveaux amis, j'ai eu la surprise de voir mon passé refaire surface. Mon copain s'était rendu compte dans l'intervalle qu'il avait fait une erreur en mettant fin à notre relation. Dans un geste symbolique, il m'a fait sa demande en mariage en ligne, espérant me rejoindre au Canada pour y bâtir une vie commune.

Au début de cette nouvelle aventure, j'ai réussi à cocher toutes les cases dont je rêvais : une vie simple, harmonieuse et pleine d'aventures, des collaborations avec les industries les plus prestigieuses du Canada et de l'Amérique du Nord, un environnement professionnel très enrichissant, bien que parfois hostile.

Les mois passés dans l'ombre des laboratoires et des conférences avaient fait naître en moi une nouvelle passion : celle de comprendre les dynamiques humaines, de travailler avec des équipes et de favoriser la croissance professionnelle. L'idée de quitter la recherche scientifique, un domaine que j'avais toujours aimé, commença à me tirailler de l'intérieur.

Au cœur du froid, la chaleur de la renaissance

Le destin, une fois de plus, intervint. Mon conjoint reçut une offre d'emploi dans la province de Terre-Neuve-et-Labrador. Après un autre épisode de conflit intérieur, durant lequel je ballottai entre mon ambition professionnelle et mon envie de préserver ma vie de couple, je décidai finalement de faire le grand saut et de le suivre. Je pris la décision de déménager à Labrador City, une petite ville du nord du Canada, où les hivers peuvent frôler les -50 degrés. Contre toute attente, ce choix allait marquer un tournant décisif dans ma carrière et ma vie.

Dans le cadre rude et éloigné de Labrador City, je découvris enfin ce qui me passionnait vraiment. Bien que je n'avais jamais imaginé que ma trajectoire me mènerait dans cette direction, je me retrouvai en parfaite adéquation avec mon nouveau rôle de directrice générale de l'Association francophone du Labrador. Ce poste, qui me permit de collaborer avec des entreprises locales et d'organiser la défense des droits des minorités francophones de la région, m'offrit l'opportunité d'explorer un domaine que je n'avais qu'effleuré en parallèle de mon doctorat : les ressources humaines, le recrutement et la rétention des talents.

Au fil du temps, je me rendis compte que mon engagement envers les autres, de même que ma capacité à comprendre les besoins des individus et à orchestrer leur intégration dans des équipes solides, était une voie d'épanouissement que j'appréciais grandement. La gestion des talents devint non seulement une passion, mais me donna aussi le sentiment d'être investie d'une mission.

Je me retrouvais finalement à vivre pleinement ce que je n'avais jamais imaginé : un épanouissement professionnel total dans une ville isolée, à -50 degrés en hiver. J'avais trouvé ma place.

Je me retrouvais finalement à vivre pleinement ce que je n'avais jamais imaginé : un épanouissement professionnel total dans une ville isolée, à -50 degrés en hiver. J'avais trouvé ma place.

Je termine mon récit par un proverbe qui me tient à cœur en espérant qu'il vous donnera courage et espoir : « Le destin écrit ses plus belles pages dans les moments où l'on s'y attend le moins. »

Chaque journée, bien que marquée par un froid saisissant, était emplie de rencontres et de projets qui me passionnaient. Au cœur de cette nature implacable, j'ai découvert un environnement professionnel qui m'a permis de déployer toutes mes compétences et d'atteindre des objectifs que je n'aurais jamais cru possibles. Pourtant, ce chemin, bien que fascinant, ne fut pas sans épreuves. Mon mari, après l'obtention de notre citoyenneté canadienne, choisit de partir, estimant qu'il serait mieux pour lui de continuer son combat contre les maladies mentales tout seul. Il a quitté la région sans plus tarder, mais j'ai choisi de rester ; car, même si cette épreuve inattendue a été un coup dur, elle m'a permis de me retrouver, de me concentrer sur mes aspirations et de comprendre que, parfois, il faut perdre quelque chose pour se découvrir soi-même. En perdant une partie de ma vie personnelle, j'ai gagné en résilience et en clarté, et le destin m'a conduite vers de nouvelles personnes qui ont su me soutenir dans toutes les circonstances. Ces relations ont réchauffé mon cœur, qui bat à nouveau avec une énergie renouvelée, et m'ont permis de découvrir mon plein potentiel, bien au-delà de ce que j'avais envisagé. J'ai accompli plusieurs de mes objectifs de vie, non seulement dans ma carrière, mais aussi en m'épanouissant personnellement, dans cet endroit où je n'aurais jamais cru trouver l'équilibre et la paix que je recherchais.

Mais qui aurait cru que je me sentirais aussi bien dans un endroit aussi extrême, où la chaleur humaine serait devenue mon plus grand moteur?

Je termine mon récit par un proverbe qui me tient à cœur en espérant qu'il vous donnera courage et espoir : « Le destin écrit ses plus belles pages dans les moments où l'on s'y attend le moins. »

Conclusion

Elles ont dit...

Pour vous, que représente ce projet d'écriture? Avez-vous des attentes particulières?

C'est une opportunité de raconter mon récit, de comparer deux mondes différents (la France et Canada).

Clémentine Bouche

Cela signifie pour moi exprimer à quel point il a été formidable de vivre l'expérience de migrer au Canada en compagnie de ma fille, même quand on m'a dit que ce n'était pas possible.

Rocio « Rosie » Gonzalez

Ce projet d'écriture m'a donné l'opportunité précieuse pour moi de mettre des mots sur mon cheminement. En effet, j'étais certaine que j'avais évolué, mais les étapes chaotiques de la vie ne m'avaient pas permis de m'asseoir et de penser activement aux aspects qui avaient contribué à mon développement personnel. Il était vraiment plaisant de revenir en arrière et de réfléchir à haute voix aux moments clés de mon aventure.

Tsoline Melkonian

Ce projet d'écriture représente une occasion unique de partager un récit personnel et collectif, de transmettre des expériences et de contribuer à la visibilité des femmes francophones en milieu minoritaire. J'espère que mon témoignage inspirera d'autres femmes à s'investir dans leur communauté et à croire en leur capacité d'avoir un impact positif.

Nadine Petnkeu

Au début, le projet était une façon de partager mon histoire et de rester en contact avec le français, depuis que j'ai changé de province. Maintenant, c'est une opportunité de trouver les espaces francophones dans la province et de créer un réseau social où nous pouvons partager et construire une communauté francophone, même si nous venons de pays et contextes différents.

Mes attentes personnelles du projet d'écriture sont de partager mes expériences et d'inspirer d'autres personnes.

Lía Elizabeth Reyes Baron

Partager mes expériences d'immigration avec d'autres femmes qui vivent dans ma province, échanger avec elles, mais aussi me donner un cadre créatif pour écrire et me pencher sur le chemin personnel parcouru depuis mon départ de la France, en 2015.

Coline Tisserand

Ce projet représente pour moi une façon de transmettre, à travers mon récit, mon expérience du parcours d'immigration en tant que femme francophone pour ainsi donner à d'autres femmes le courage de s'installer dans cette terre d'accueil qu'est le Canada.

Menel Ben-Taher

Depuis que vous résidez dans cette province ou ce territoire, quelles actions avez-vous entreprises pour aider les autres, que ce soit au travail, à l'école ou dans votre communauté, à mieux vous connaître?

(Par exemple : bénévolat, participation à des cinq-à-sept, pause-café, etc.)

Travail : Je travaille pour une organisation qui cherche à limiter les impacts environnementaux, sociaux et culturels de grands projets industriels, notamment les impacts négatifs sur les communautés autochtones.

Temps libre : Je participe à de nombreuses activités sportives (ski, course à pied) et culturelles (danse, théâtre) durant mon temps libre. Les nouvelles concernant ces aventures se propagent vite dans le Nord, par le bouche-à-oreille ou les journaux locaux (notamment *L'Aquilon*, journal communautaire francophone).

Volontariat : De temps en temps, je fais du volontariat pour la banque alimentaire.

Clémentine Bouche

Mes réunions de cafés-rencontres avec la communauté de la Fédération de francophones de Terre-Neuve-et-Labrador.

Rocio « Rosie » Gonzalez

À vrai dire, je n'ai pas fait grand-chose, à part des discussions informelles avec mes camarades à l'université et des participations aux événements organisés sur mes lieux de travail.

Tsoline Melkonian

J'ai participé activement à plusieurs initiatives communautaires, notamment à travers mon travail à l'École des Trois-Soleils, où j'accompagne les jeunes dans leur apprentissage du français. Je suis également engagée dans des levées de fonds et dans la vie culturelle de ma communauté.

Nadine Petnkeu

Dès les premières semaines de mon installation au Canada, j'ai tout de suite commencé à m'impliquer dans la vie communautaire.

Ainsi, au Québec :

- J'étais étudiante « marraine » pour les nouveaux étudiants chaque session à l'Université Laval. Cela m'a permis de mieux connaitre les ressources de l'université et, par la même occasion, de retourner la pareille.
- J'ai participé aux groupes de discussion « bla bla bla exchange », un groupe de pratique de différentes langues. J'ai donc pu apprendre le français et l'arabe, ma langue maternelle, à d'autres personnes et j'ai pu perfectionner mon dialecte « québécois » ainsi que mon espagnol.
- J'ai participé aux ateliers de cuisine communautaire d'une association pour nouveaux arrivants de mon quartier, où j'ai pu transmettre des recettes de ma culture et en découvrir d'autres pays.
- J'ai participé à l'organisation de plusieurs évènements culturels et universitaires au sein de l'Université Laval, ce qui m'a permis d'acquérir des compétences organisationnelles solides.
- Je suis devenue pair aidante en harcèlement psychologique après avoir été moi-même victime de cela pendant mon parcours de 3e cycle.
- J'étais parmi les intervenantes et intervenants étudiants auprès des employés de l'Université Laval pour la formation interculturelle.
- J'étais étudiante ambassadrice sous le mandat « Attraction et rétention de talents » auprès de Québec International. J'ai pu prendre part, comme organisatrice ou participante, à plusieurs évènements qui visaient à attirer et retenir les talents internationaux de l'Université Laval et d'ailleurs dans la région de la Capitale nationale et de Chaudière-Appalaches.

Dans l'ouest du Labrador (Wabush et Labrador City) :

- Je suis bénévole et cliente auprès de l'Association pour les néo-Canadiens (Association for New Canadians), qui offre des services aux nouveaux arrivants pour améliorer leur intégration dans leur nouvelle communauté.
- Je suis bénévole auprès de Mission Kitty Inc., une association qui vise à générer des fonds pour soigner et faire adopter les chats de la région du Labrador. Cette expérience m'a permis de promouvoir les services en français dans la région en même temps que de perfectionner mon anglais.
- J'étais directrice générale de l'Association francophone du Labrador et agente du projet Communauté francophone accueillante, subventionné par Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada (IRCC).

Menel Ben-Taher

À Terre-Neuve, je viens juste de commencer mon processus d'intégration. Je fais partie d'un groupe LGBTQ pour les nouveaux arrivants. J'ai également commencé à participer à des randonnées organisées par une ONG de conservation de la nature et j'aimerais collaborer avec elle pour diriger des randonnées en français.

Lía Elizabeth Reyes Baron

Je dirais que ce sont des petites actions au quotidien dans ma vie personnelle ou professionnelle, faites souvent de manière naturelle et inconsciente, plutôt que des grosses actions faites de manière consciente et explicite, « exprès pour ». Apprendre à connaître mes voisins terre-neuviens à travers nos invitations réciproques à souper, parler de ma vie en France et en Europe à mes étudiants en classe d'immersion pour leur faire prendre conscience de certaines différences culturelles et les décentrer, organiser des échanges d'habits entre amies francophones et anglophones pour s'entraider, travailler comme guide touristique l'été pour mieux faire connaître ma province d'adoption aux visiteurs francophones, échanger avec mes collègues sur certaines différences culturelles, etc.

Coline Tisserand

Est-ce que ces actions ont aidé à faire tomber des préjugés et contribué à une meilleure compréhension de vos origines ou de votre culture? Pouvez-vous nous expliquer comment?

De mes origines et ma culture, pas forcément, mais de leur importance pour moi, oui. C'est important pour moi de participer à des activités en français, avec des Français et francophones.

Clémentine Bouche

Les gens ont toujours été très respectueux et ne portent pas de jugements.

Rocio « Rosie » Gonzalez

Oui, ces initiatives ont permis de déconstruire certains stéréotypes. Chaque fois que je mentionnais que je suis d'origine arménienne, la plupart des gens n'étaient même pas conscients de l'existence de ce pays. Aussi, quand ils découvraient que je suis également Libanaise, ils ne connaissaient du Liban que la guerre et l'explosion du port du Beyrouth le 4 août 2020. Ces petites discussions m'ont donné la chance de leur parler de l'Arménie et de leur faire explorer les aspects positifs du Liban tels que ses paysages magiques, sa cuisine, sa richesse culturelle, etc.

Tsoline Melkonian

Oui, ces actions ont permis de montrer une image positive et authentique de la diversité francophone et de l'engagement communautaire. En m'impliquant dans des projets éducatifs et sociaux, j'ai créé des ponts entre différentes cultures et montré que nous avons tous des richesses à partager.

Nadine Petnkeu

Oui, ces actions ont contribué à faire tomber certains préjugés et ont facilité une meilleure compréhension de mes origines et de ma culture. En participant à des groupes avec des personnes de différentes nationalités, je peux comprendre les contextes et réalités des autres, tout en commençant à voir ma propre histoire et ma culture sous un autre angle. Il y a des aspects de ma culture dont je suis fière, et il y en a d'autres que je crois avoir intégrés d'autres cultures comme faisant partie de moi. Par exemple, j'adore l'indépendance et la sécurité avec lesquelles les enfants au Canada sont élevés, sans la peur de débuter avant de commencer à jouer.

Lía Elizabeth Reyes Baron

C'est une question difficile. J'imagine que certaines personnes, notamment mes voisins, me comprennent mieux, et réciproquement. Mais je resterai toujours l'Autre, la CFA (*Come From Away*), « the French girl » aux yeux de beaucoup de gens du coin quand ils entendent mon accent, même après six ans! Je pense que le plus important pour moi, c'est de faire réaliser aux anglophones que je rencontre que le français de France n'est pas le seul français parlé dans le monde (ni le « vrai » français) et qu'il existe une diversité linguistique francophone. Alors, dans des discussions où on me dit « *You are from France, so you speak the Real French* », je m'efforce d'argumenter et de discuter pour faire comprendre à mon interlocuteur que ce n'est pas aussi simple et réducteur que cela. Est-ce que cela modifie leur perception en profondeur? Difficile à dire, mais j'aime amener de nouvelles perspectives et ouvrir de nouvelles portes à ce sujet ou déconstruire d'autres préjugés! Mais bon, cette démarche va dans les deux sens, moi aussi j'arrive ici avec mes propres préjugés, jugements et incompréhensions sur les Terre-Neuviens! Toujours, il faut se rappeler qu'une culture est comme un iceberg et qu'elle ne se résume pas à sa pointe visible!

Coline Tisserand

Tous ces projets m'ont permis de réaliser que, peu importe l'endroit où je décide de m'installer, ma culture fait partie intégrante de mon identité. Ils ont consolidé ma fierté d'être une francophone et m'ont fait comprendre que les diversités linguistiques et culturelles sont une richesse inouïe pour les nouveaux arrivants, mais aussi pour la communauté d'accueil.

Menel Ben-Taher

Dans plusieurs cultures, la femme joue un rôle central dans l'éducation et la transmission des valeurs. Comment cela se traduit-il dans votre cas, ici au Canada? Quelle(s) tradition(s) avez-vous reçue(s) de votre mère, ou d'une figure féminine/maternelle, et que vous perpétuez encore aujourd'hui?

J'essaie plutôt de briser ces rôles genrés en ne suivant pas les injonctions sociétales.

Clémentine Bouche

M'émanciper en tant que femme et réaliser qu'un homme n'est pas nécessaire dans ma vie pour réaliser mes rêves. J'ai aussi appris de ma figure maternelle à transmettre ces mêmes valeurs à ma fille.

Rocio « Rosie » Gonzalez

Au Liban, c'est principalement la mère qui éduque les enfants. Elle les prépare le matin, les aide à compléter les devoirs et s'assure qu'ils ont tous les moyens de réussir. Ma mère a toujours mis l'éducation avant tout, oubliant parfois ses propres besoins et plaisirs pour nous aider. Ma sœur et moi, à chaque fois que nous avons décroché un diplôme, nous avons dit que c'était pour elle, car elle a sans cesse été notre source de motivation et de réussite. Je continue de percevoir cette valeur de l'éducation même ici au Canada.

Tsoline Melkonian

En tant que mère d'accueil et enseignante, je transmets des valeurs de persévérance, de respect et de solidarité. Ces valeurs me viennent de ma mère, qui m'a appris l'importance de l'entraide et du dialogue. Je perpétue ces traditions à travers mon rôle de mentor auprès des jeunes de ma communauté.

Nadine Petnkeu

Ma mère joue un rôle central dans ma vie, je suis ce que je suis grâce à elle. Elle a divorcé quand j'avais 12 ans. Elle est universitaire et mère, donc elle a toujours fait des efforts pour trouver un équilibre entre sa famille et sa profession. Les valeurs de travail, de courage et de résilience sont toujours présentes. Elle m'a appris à les vivre par l'exemple.

Lía Elizabeth Reyes Baron

Ma mère m'a transmis des valeurs importantes : l'écoute empathique, donner de son temps pour les autres et la gentillesse. Ce sont des valeurs que j'essaie de perpétuer dans mon quotidien terre-neuvien : prendre le temps d'écouter une amie qui se sent triste, prêter une échelle à une copine qui fait des travaux, garder l'enfant d'amis quelques heures pour les dépanner ou encore échanger quelques mots positifs et des rires avec mon voisin.

Coline Tisserand

J'ai eu la chance de grandir en Tunisie, un pays où les droits de la femme sont très bien ancrés par rapport aux autres pays arabo-musulmans. Il est d'ailleurs considéré comme l'un des pays les plus modernisés de par sa proximité avec l'Europe. Ayant aussi reçu mon éducation primaire dans une école de sœurs (sans pour autant avoir une éducation chrétienne), les valeurs que j'ai reçues sont pas mal celles que j'ai retrouvées au Canada, et ceci a pesé dans la balance quand j'ai décidé de m'installer dans ce beau pays.

Les valeurs transmises par ma mère, quant à elles, sont celles qui ont fait réussir mon parcours d'immigration selon moi : la résilience, la flexibilité et la capacité de s'adapter aux différentes situations, l'ouverture d'esprit tout en restant dans le respect. Ce seront les valeurs clés que je transmettrai à ma fille et à mes enfants en général.

Menel Ben-Taher

Quels sont vos rapports avec les autres communautés culturelles et linguistiques qui vivent dans votre province/territoire?

Je pense que mon récit décrit bien mes rapports avec les communautés et personnes autochtones. Quant aux autres communautés culturelles et linguistiques, mes rapports sont malheureusement assez limités; j'ai tendance à passer plus de temps avec ceux que je connais, avec qui la compréhension est facile (ce qui n'est pas toujours le cas quand on vient de cultures différentes). J'ai plaisir à discuter avec les personnes qui sont nées et ont grandi ici, car leur perception du monde est forcément différente de la mienne, moi qui ai grandi dans une grande ville (Paris), dans un pays qui se croit le centre du monde (France), ce qui est à l'opposé de la mentalité de Yellowknife.

Clémentine Bouche

Sachant que le Canada est un pays assez diversifié, j'entretiens des relations ouvertes et respectueuses avec les autres communautés culturelles et linguistiques à St. John's. J'ai eu l'opportunité d'étudier et de travailler avec des personnes de différentes origines, ce qui m'a amenée à récolter de nouveaux points de vue. Bien que nous ne partagions pas les mêmes langues et traditions, il existe une volonté commune de mieux se connaître mutuellement et de se souder dans un pays qui n'est pas le nôtre.

Tsoline Melkonian

J'aime toujours découvrir et comprendre les différentes cultures qui coexistent ici, et j'essaie de participer activement aux événements communautaires ou aux activités qui favorisent l'échange interculturel. Cependant, je trouve maintenant que je suis limitée dans mon intégration parce que je ne fais pas partie d'un groupe de travail ou universitaire, et cela me permet de voir comment ma vie se déroule en ce moment, ce qui est un peu limitant pour rencontrer de nouvelles personnes.

Lía Elizabeth Reyes Baron

Mes rapports sont marqués par l'ouverture et la collaboration. Je m'efforce de bâtir des relations solides avec les membres des différentes communautés, en participant à des activités multiculturelles et en valorisant les échanges intercommunautaires.

Nadine Petnkeu

Chaque communauté est différente et je les respecte pour cela. Tout le monde a été très aimable avec moi.

Rocio « Rosie » Gonzalez

Outre les communautés francophones, il y a de nombreuses communautés culturelles et linguistiques différentes à Terre-Neuve, entre autres les anglophones (majoritaires), les communautés autochtones (les Inuits, les Innus, les Micmacs et les Métis), les communautés hispanophones et ukrainiennes, la communauté des étudiants étrangers dans la capitale, etc. Je montre du respect et essaie de m'informer sur chaque communauté, ses particularités et sa culture pour mieux connaître les habitants de ma province d'adoption. Au quotidien, c'est majoritairement la communauté anglophone que je côtoie dans mon travail (mes collègues, les adultes et les enfants qui participent à mes activités) ainsi que les personnes issues de l'immigration, parents et enfants qui participent aux programmes des bibliothèques publiques. J'essaie de m'adapter à chaque personne, à sa langue, à ses codes culturels et à ses références, tout en partageant mon vécu et mes origines. Je me suis habituée à l'accent et aux expressions terre-neuviennes, ainsi qu'aux Terre-Neuviens qui adorent jaser de tout et de rien! J'ai plaisir à parler en espagnol, allemand, anglais ou français quand je croise une personne qui parle cette langue. Dans ma vie personnelle, j'ai surtout des amis francophones ou alors des Terre-Neuviens bilingues qui, comme moi, ont voyagé et adorent passer d'une langue à l'autre. Je dirais que je ne cloisonne pas chaque communauté et ne m'identifie pas à une communauté en particulier. Mon quotidien, en particulier à cause de mon travail, m'amène à être en contact avec la plupart des communautés présentes à St. John's. Donc pour faire une réponse courte : de bons rapports avec les communautés que je côtoie au quotidien.

Coline Tisserand

Dans ma communauté actuelle (Labrador City), il y a une très grande communauté philippine au sein de laquelle j'ai tissé des liens forts, car j'apprécie beaucoup la joie de vivre de ses membres, leur loyauté, leur patriotisme et, surtout, leur professionnalisme et leur travail acharné.

J'ai aussi la chance d'être membre de la communauté francophone et, même si elle est minoritaire dans la région, je trouve que c'est important d'en trouver partout au Canada, car ça fait partie de l'ADN du pays.

Sans parler de la communauté labradorienne en elle-même, grâce à laquelle j'ai découvert un autre visage du Canada!

Menel Ben-Taher

Dans votre province/territoire, existe-t-il des organismes qui œuvrent à l'accueil et à l'intégration des femmes immigrantes francophones? Avez-vous bénéficié de leurs services? Si oui, comment est-ce que cela vous a aidée concrètement?

Les organismes francophones (CFA et l'Association franco-culturelle de Yellowknife) aident à l'intégration de tout francophone, dont des femmes. J'ai bénéficié de leurs services en participant à de nombreuses activités proposées (théâtre, après-midi dans un camp déné, cours de couture autochtones, etc.), qui m'ont permis de rencontrer beaucoup d'autres femmes francophones. Cela m'a permis de forger des amitiés qui sont aujourd'hui importantes pour moi.

Clémentine Bouche

Oui, la communauté française nous a inclus dans ses activités récréatives et culturelles, des sorties, et tout a été gratuit.

Rocio « Rosie » Gonzalez

Je ne suis pas sûre s'il existe des organismes spécialisés dans l'accueil et l'intégration des femmes immigrantes francophones. Ceci dit, je reste ouverte à fouiller ce genre de soutiens, car je suis consciente qu'ils jouent un rôle solide dans l'accompagnement des nouveaux arrivants afin de faciliter leur intégration.

Tsoline Melkonian

Oui, il existe des organismes comme l'Association des francophones du Nunavut. Bien que je n'aie pas eu directement recours à leurs services, je soutiens leurs initiatives en faveur de l'intégration des femmes francophones.

Nadine Petnkeu

Ce projet est le premier auquel je participe dans le contexte francophone et c'était une opportunité parfaite pour ne pas perdre mon français et essayer de créer des relations avec les gens de la communauté francophone.

Lía Elizabeth Reyes Baron

COMPAS est le service d'accueil et de soutien aux nouveaux arrivants francophones de Terre-Neuve-et-Labrador. Il n'est pas spécifiquement dédié aux femmes, mais leur offre les mêmes services qu'aux hommes. J'ai participé à certaines de leurs activités, comme une activité de Noël pour découvrir les traditions terre-neuviennes, ce qui m'a permis de mieux comprendre l'origine de certaines traditions anglophones d'ici et de partager de beaux moments avec d'autres personnes immigrantes. J'ai aussi fait appel à leurs services par le passé pour des questions concernant l'immigration et l'accès à la résidence permanente, ce qui m'a aidée à mieux comprendre les options d'immigration au Canada et certaines subtilités.

Coline Tisserand

Oui et non, car avant mon arrivée, il y avait une association pour les femmes francophones, mais elle a été dissoute, malheureusement.

Quand j'étais à la tête de l'Association francophone du Labrador, j'ai personnellement essayé de la faire revivre, mais la consultation communautaire en a décidé autrement.

L'Association francophone du Labrador, à travers le projet Communauté francophone accueillante, offre des services d'intégration et d'accueil, mais ceux-ci ne sont pas spécifiquement destinés aux femmes. De plus, le projet est en pause depuis plus d'une année et tous les nouveaux arrivants francophones ont vraiment hâte que le projet reprenne, surtout que ce ne sont pas les ressources financières qui manquent de la part d'IRCC.

Menel Ben-Taher

Comment êtes-vous impliquée dans votre communauté au niveau de la francophonie, de l'immigration ou dans un autre domaine?

Actuellement, je suis juste une participante passive, je vais aux réunions et aux sorties, mais quand j'aurai plus de temps, j'aimerais travailler à temps partiel avec eux.

Rocio « Rosie » Gonzalez

J'ai travaillé pour une organisation francophone pendant un an et j'ai vraiment eu le sentiment d'être chez moi. J'ai pu renforcer mes liens avec la francophonie à travers les initiatives et projets auxquels j'ai participé ou que j'ai organisés pour les familles francophones immigrantes. Je travaille aujourd'hui au gouvernement GRÂCE à mon bilinguisme. Je suis fière et contente de pouvoir parler français au travail dans ma vie quotidienne, car cela me permet de rester proche de la langue française, qui représente pour moi ma seconde langue après l'arménien.

Tsoline Melkonian

Je suis impliquée dans divers comités et projets, notamment pour promouvoir la francophonie, l'éducation et l'engagement des jeunes. Je contribue également au développement culturel par des activités et des programmes éducatifs pour tous les âges.

Nadine Petnkeu

Je continue d'être membre de l'Association francophone du Labrador et d'y faire du bénévolat. Je n'hésite pas à apporter mes idées à la nouvelle direction en termes de possibilités d'activités ou d'attraction d'une clientèle francophone.

Travaillant maintenant dans une firme de ressources humaines en tant que coordonnatrice bilingue des opérations, j'offre des services en français à nos clients et je promeus les services de l'association aux recrues francophones des mines d'IOC et de Tacora.

Menel Ben-Taher

Je commence à voir l'importance de trouver des gens dans la communauté francophone. Cela me permet aussi d'essayer de faire de même pour la communauté hispanophone. À Sherbrooke, pendant mon parcours, je n'ai pas fait l'effort de créer de nouvelles connexions avec des gens de mon pays, en dehors de mon programme d'études. J'ai eu l'opportunité de partager cette période avec des amies mexicaines. Maintenant, je ne connais personne du Mexique ni personne en général à Terre-Neuve-et-Labrador. C'est pourquoi il est important de faire l'effort de créer des connexions dans le contexte francophone, ainsi que dans la communauté hispanophone ou mexicaine, c'est essentiel. Le partage de la langue, des traditions et de l'esprit, ainsi que le fait de créer de vrais liens avec les autres, peut offrir un soutien précieux dans un contexte international.

Lía Elizabeth Reyes Baron

Depuis mon arrivée à St. John's, mon implication au sein des communautés francophones et francophiles s'est faite de manière assez naturelle, notamment à travers mes différents emplois. Dès mon arrivée, je me suis abonnée au *Gaboteur*, le seul journal francophone de Terre-Neuve-et-Labrador, avant de devenir pigiste, puis rédactrice en chef de ce journal. Je transmets mon amour de la langue française, des variations linguistiques propres à chaque région francophone du monde et de la diversité des cultures francophones à travers mon travail d'assistante de langue à l'université, d'enseignante de français langue seconde au secondaire et à l'intermédiaire et, présentement, à travers l'organisation de programmes divers en français offerts gratuitement pour tous les âges dans certaines bibliothèques publiques de Terre-Neuve-et-Labrador. L'important, pour moi, c'est de créer des ponts entre les communautés anglophones et francophones de ma ville, pour qu'elles se comprennent mieux et se découvrent l'une et l'autre, partagent certaines ressources. Je déteste le cloisonnement et le sentiment d'être dans une bulle francophone fermée!

Coline Tisserand

Comment voyez-vous l'avenir de la francophonie dans votre province/territoire?

Tant que Lisa est là, tout va bien!

Il y a de nombreux organismes francophones, et beaucoup de personnes francophones (surtout des Québécois, beaucoup de Français et, en moins grand nombre, des personnes d'autres pays francophones), donc je pense que le territoire continuera d'attirer des francophones.

Clémentine Bouche

À Saint-Jean de Terre-Neuve, la ville est petite, mais j'aime ça, je profite beaucoup de toutes les activités.

Rocio « Rosie » Gonzalez

Je pense que l'avenir de la francophonie à Terre-Neuve-et-Labrador est prometteur, bien que, pour le moment, la population francophone est relativement limitée comparée à celle des autres provinces. Je crois que les organismes continueront leurs initiatives, développeront de nouvelles garderies, écoles et centres de ressources francophones. Je suis optimiste et je prévois un avenir où la communauté francophone est plus épanouie, de plus en plus présente et valorisée, car le potentiel de croissance est déjà présent.

Tsoline Melkonian

Je suis optimiste, mais je crois que cela nécessitera un effort collectif pour renforcer les services en français, soutenir les familles francophones et promouvoir davantage les richesses de notre langue et de notre culture dans un contexte minoritaire.

Nadine Petnkeu

Je ne suis pas sûre si je suis chanceuse ou si c'est une réalité de la province, mais je trouve que les gens ici veulent apprendre le français. Il y a quelques jours, un programme d'études totalement en français a été inauguré à l'Université Memorial. Cela me donne l'impression que l'intérêt pour préserver et développer un contexte francophone est toujours présent dans la province.

Lía Elizabeth Reyes Baron

Un avenir fait de diversité, de petits et grands pas vers l'avant, de haut et de bas, de jeunesse, de richesse, de fierté, de rayonnement et de francophonies bigarrées. Je préfère parler des francophonies que d'une seule francophonie ici, à Terre-Neuve, car les réalités, défis et besoins sont souvent différents selon les régions (Labrador City, péninsule de Port-au-Port et St. John's). Un mot me vient à l'esprit : pont — créer un pont avec les anglophones. Parce que certains anglophones bilingues sont très investis dans les communautés francophones, alors il ne faut pas les oublier dans cet avenir partagé et construit ensemble (et réciproquement!).

Coline Tisserand

Très prometteur, car même si la communauté est minoritaire, elle défend solidement la culture francophone à travers les différentes générations. Je suis contente d'avoir remis en place, lors de mon mandat, le volet Franco-Jeunes, car aujourd'hui, quand je vois comment elles et ils sont épanouis dans leur francophonie, je ne peux qu'être rassurée quant à l'avenir de la francophonie dans la région.

Le projet Communauté francophone accueillante, financé par IRCC, apporte aussi sa pierre à l'édifice, surtout s'il est bien géré par les directions actuelles et futures.

Menel Ben-Taher

Pour celles qui sont immigrantes, pensez à votre expérience d'immigration et aux conseils que vous donneriez à une femme ou à une fille nouvellement arrivée qui n'a pas de repères et vit dans une situation précaire. Si vous êtes issue de l'immigration, que diriez-vous à une jeune fille née au Canada de parents immigrants?

En situation précaire… cela parait compliqué. Mais dans cet ordre :

- S'occuper de ses papiers (visa, résidence permanente) avant tout. Une fois qu'on a un solide permis d'étude ou de travail en poche, tout est plus facile.
- Trouver des repères auprès de personnes de la même communauté : participer aux activités, rendez-vous, cours, ateliers pour immigrants, etc. Les autres peuvent apporter beaucoup d'information utile.
- Trouver un travail ou des études, trouver un endroit où vivre (les groupes Facebook aident beaucoup pour trouver un logement), participer à des activités pour rencontrer des gens. Et dans le Nord : s'habiller chaudement (observez et demandez aux locaux)!

Clémentine Bouche

Je leur dirais que tout est possible sur le territoire canadien, les opportunités se présentent chaque jour, et si vous avez besoin d'aide, il suffit de la demander. Tout le monde ici a été très gentil et m'a aidée d'une manière ou d'une autre. À la petite, je lui dirais qu'elle est en sécurité et qu'elle a la chance de naître dans un pays comme le Canada, qu'elle n'oublie pas ses racines et les efforts que ses parents ont fournis pour immigrer au Canada.

Rocio « Rosie » Gonzalez

Je lui dirais de chercher un réseau de soutien, de s'impliquer dans la communauté francophone et de ne pas hésiter à demander de l'aide. La patience, la résilience et l'ouverture aux nouvelles expériences sont essentielles pour s'épanouir dans un nouveau milieu.

Nadine Petnkeu

- Ne pas avoir peur de demander de l'aide.
- Rester ouverte à l'apprentissage de la langue et des traditions du pays d'accueil.
- Ne jamais oublier ses rêves et ses objectifs durant les moments difficiles.
- Se rappeler toujours POURQUOI nous sommes venues.
- Croire en soi et en ses forces.
- Rire de ses erreurs. Les meilleures histoires commencent par un « oups! »
- Trouver un bon café où aller boire un chocolat chaud après une journée difficile.

Tsoline Melkonian

Je lui dirais de trouver une raison pour laquelle elle fait tous ces sacrifices et efforts, et de s'y accrocher. Le processus d'immigration est long, et il est légitime de remettre en question ses propres croyances et traditions, tout en créant de nouvelles combinaisons et adaptations. Apprendre la langue du pays d'accueil est essentiel, mais il ne faut jamais oublier sa propre langue et trouver des espaces pour continuer à la parler est tout aussi important. Il faut aussi essayer de trouver des communautés et des ressources, et se forcer un peu à sortir de sa zone de confort pour rencontrer des gens et ouvrir de nouvelles opportunités.

Lía Elizabeth Reyes Baron

Se créer un réseau (voisinage, collègues, amis) de soutien pour se sentir soutenue et aidée face à certains obstacles quotidiens que représente l'immigration. Demander de l'aide en allant vers les services offerts aux immigrants, soit des services offerts aux francophones ou des services anglophones si on est à l'aise dans les deux langues. Ne surtout pas rester isolée, ne pas baisser les bras, et faire prendre conscience aux gens de la place c'est quoi les défis d'être une personne/femme immigrante!

Coline Tisserand

Je dirais à une femme ou à une fille nouvellement arrivée qui n'a pas de repères et vit dans une situation précaire que cette situation est sans aucun doute temporaire, car le Canada est une terre d'accueil au vrai sens du mot avec l'ouverture d'esprit, l'accueil de ses citoyens et toutes les ressources qu'il met à disposition.

Je lui conseillerais d'abord d'apprendre comment s'habiller en hiver, de sortir de sa zone de confort et, surtout, de socialiser pour élargir son réseau de connaissances. Je lui conseillerais d'écouter son instinct tout en s'ouvrant à de nouvelles idées.

Apprendre ou perfectionner une des deux langues officielles du Canada est aussi très important, et le bénévolat m'a ouvert des portes auxquelles je n'aurais jamais pensé frapper.

Menel Ben-Taher

Si vous aviez la possibilité d'être première ministre de votre province/territoire, quelles politiques mettriez-vous en place pour l'intégration des personnes immigrantes? Des femmes? Des francophones?

Je donnerais la priorité aux femmes qui immigrent seules avec leurs enfants, en particulier si elles sont francophones. Je ferais plus de publicité pour que les nouvelles arrivantes s'intègrent rapidement dans la communauté française. J'ai mis un an à m'intégrer, car je n'avais pas les informations nécessaires pour le faire, mais je suis quand même très contente de la façon dont les choses se sont présentées. Les temps de Dieu sont parfaits!

Rocio « Rosie » Gonzalez

- Renforcement de l'enseignement de la langue française au sein des écoles anglophones.
- Mise en place de programmes d'accueil personnalisés pour les individus ou familles.
- Développement de nouvelles écoles et de garderies francophones ainsi que d'événements culturels, afin de promouvoir la langue et la culture.
- Création de services de soutien à la famille tels que des services de garde pour les enfants et des programmes de soutien scolaire, et un accès plus facile aux services de santé mentale.

Tsoline Melkonian

Je favoriserais l'accès aux services en français pour tous, en particulier pour les femmes et les familles immigrantes. Je mettrais aussi en place des programmes spécifiques pour l'intégration économique et sociale des femmes francophones, tout en renforçant les liens entre les communautés linguistiques et culturelles.

Nadine Petnkeu

Si j'étais première ministre, je créerais des espaces pour que les immigrants, les femmes et les francophones puissent participer activement à la vie communautaire, échanger leurs cultures, leurs langues et leurs expériences. Je favoriserais l'intégration du français dans l'éducation dès le plus jeune âge pour que tous les enfants aient l'opportunité de devenir bilingues. Pour les femmes francophones, je mettrais en place des espaces de soutien, des programmes de mentorat et je lutterais pour l'égalité des genres, tout en assurant l'accès à des services en français. Mon objectif serait de renforcer la diversité, l'inclusion et l'égalité, en garantissant à chacun la possibilité de s'épanouir dans un environnement respectueux de ses besoins et de sa culture.

Lía Elizabeth Reyes Baron

Grande question! Je vais répondre pour les personnes immigrantes en général :

- Pour avoir eu cette discussion avec plusieurs femmes ou parents de mon entourage issus de l'immigration : soutenir les parents actuels et futurs en offrant plus de places en garderie (crèche) et plus de soutien financier pour les congés de maternité et de paternité.
- Améliorer les services de transport en commun (BUS!) de la province, développer le covoiturage et proposer des voitures de location en autopartage pour aider les immigrants à se déplacer, OU diminuer le coût des assurances autos et les nombreux obstacles pour convertir les permis de conduire de certains pays!
- Investir plus dans les services publics de la province, comme les bibliothèques publiques, les infrastructures sportives, tous ces services gratuits qui aident les immigrants à s'intégrer dans leur nouvelle ville sans avoir d'obstacle financier.
- Améliorer l'accès à l'assurance maladie (carte du « MCP ») pour tous les immigrants, au lieu de leur suspendre cet accès lorsqu'ils attendent le renouvellement d'un statut d'immigration!
- Arrêter de penser qu'à Terre-Neuve-et-Labrador, il y a juste des anglophones unilingues… et s'ouvrir aux perspectives de chacun de ses habitants, même immigrants. Ce n'est pas parce que « oui, mais on a toujours fait/fonctionné comme cela » que c'est toujours la bonne réponse ou solution à certains enjeux de la province, parfois la solution peut venir d'une voix qui vient d'ailleurs...!

Coline Tisserand

Si j'avais la possibilité d'être première ministre de ma province, j'adopterais une approche holistique, inclusive et adaptée aux défis contemporains.

Pour l'intégration des personnes immigrantes :

- Créer un guichet unique qui offre des programmes locaux de bienvenue, de l'information sur les services de santé, l'éducation, les droits du travail et l'accès au logement. Les immigrantes et immigrants doivent comprendre leurs droits et devoirs dès leur arrivée!
- Offrir de la formation linguistique gratuite dans les deux langues officielles du pays. L'intégration linguistique est une priorité pour que les immigrantes et immigrants puissent participer pleinement à la société.
- Mettre en place des systèmes qui facilitent la reconnaissance des diplômes étrangers et des qualifications professionnelles, surtout dans le domaine de la santé. Des programmes de validation des acquis et de l'expérience pourraient également être élargis pour accélérer l'intégration professionnelle.
- Offrir des incitatifs aux entreprises qui embauchent des immigrantes et des immigrants, par exemple des subventions pour des programmes d'intégration dans les milieux de travail ou des partenariats avec des entreprises pour des stages.

Pour l'intégration des femmes :

- Renforcer les lois contre les violences conjugales, le harcèlement sexuel et les discriminations liées au genre dans tous les secteurs de la société. Fournir des ressources pour les femmes victimes de violences et créer des programmes de sensibilisation pour prévenir ces violences, car les lois changent d'un pays à l'autre et aussi d'une culture à une autre.

Menel Ben-Taher

Au Canada, on compte plus de 1,5 million de femmes francophones vivant au sein des communautés de langue officielle en situation minoritaire. Parmi elles, on trouve des femmes immigrantes et des femmes issues de l'immigration. Jouant un rôle crucial dans la transmission de la culture et du patrimoine au sein de leur famille et de leur communauté, celles-ci influent sur l'évolution de la société en participant à la construction identitaire du Canada. Leur présence et leur contribution font des communautés francophones et acadiennes des collectivités plurielles. Le projet de ce livre est né du désir de réunir cette diversité de femmes autour de ce qu'elles ont en commun : la langue française. *Autour d'Elles : Récits de femmes* amplifie la voix des femmes immigrantes des communautés francophones du Nunavut, de Terre-Neuve-et-Labrador et des Territoires du Nord-Ouest.

ALLIANCE DES FEMMES DE LA
FRANCOPHONIE CANADIENNE